

C843.52
L117i
1952

ALBERT LABERGE

IMAGES DE LA VIE

ÉDITION PRIVÉE

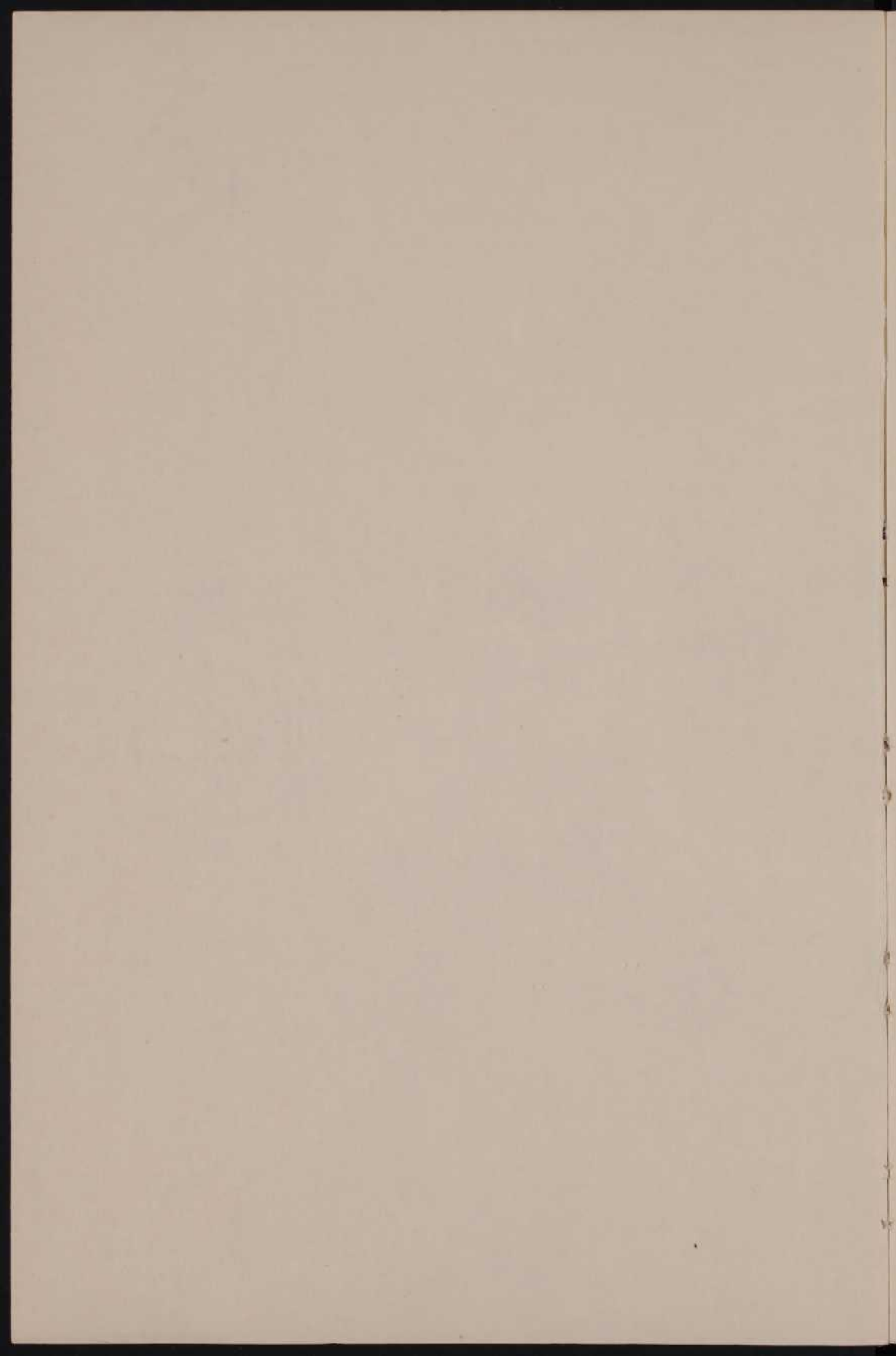
MONTREAL

1952



Bibliothèque Nationale du Québec





IMAGES DE LA VIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

<i>La Scouine</i>	Edition privée, 60 exemplaires, 1918
<i>Visages de la vie et de la mort</i>	Edition privée, 75 exemplaires, 1936
<i>Quand chantait la Cigale</i>	Edition privée, 75 exemplaires, 1936
<i>Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui</i>	Edition privée, 140 exemplaires, 1938
<i>La fin du voyage</i>	Edition privée, 75 exemplaires, 1942
<i>Scènes de chaque jour</i>	Edition privée, 75 exemplaires, 1942
<i>Journalistes, écrivains et artistes</i>	Edition privée, 75 exemplaires, 1945
<i>Charles deBelle, peintre-poète</i>	Edition privée, 75 exemplaires, 1949
<i>Le destin des hommes</i>	Edition privée, 100 exemplaires, 1950
<i>Fin de roman</i>	Edition privée, 100 exemplaires, 1951

Pour paraître prochainement :

<i>Hymnes à la terre</i>	Edition privée, 75 exemplaires
<i>Propos sur nos écrivains</i>	Edition privée, 75 exemplaires

ALBERT LABERGE

IMAGES DE LA VIE

ÉDITION PRIVÉE
MONTRÉAL
1952

*Edition privée tirée à soixante-quinze
exemplaires numérotés, signés par l'auteur.*

No.....14.....

Albert Laberge

PS

9523

A23I42

1952

AU VILLAGE

CLEOPHAS MARLEAU était le plus vieil habitant du village. Il avait quatre-vingt-trois ans, mais il paraissait à peine avoir dépassé la soixantaine tellement il était bien conservé. C'était un petit homme mince et maigre avec une abondante chevelure grise et une figure insignifiante, presque pas ridée. Certes, il avait durement travaillé ; comme tout le monde, il avait eu ses épreuves, ses tracas, mais il les oubliait. Il faisait comme le chien qui, après avoir traversé une mare d'eau, se secoue vigoureusement afin de pouvoir se sécher. Lui, il chassait les soucis ; il ne se rongeaient pas le coeur et ne se cassait pas la tête à penser, à se poser des questions sans réponses possibles. C'est ainsi qu'il était. Sa femme était morte il y avait bien longtemps et depuis les funérailles, il demeurait avec sa fille Victorine, veuve, qui possédait une petite maison pas loin de l'église, et avec sa petite-fille Elodie, âgée de dix-huit ans. En plus de celle-ci, il avait un fils célibataire, Napoléon, qui avait toujours bien gagné sa vie à la ville et qui lui payait sa pension chez sa soeur. Depuis huit mois cependant, le garçon, bien qu'âgé de plus de quarante ans, s'était volontairement engagé dans l'armée et il se battait quelque part, là-bas, dans des pays lointains. Tout de même, une partie de sa paye venait à son père. Ainsi, depuis environ vingt ans, le vieux Cléophas Marleau vivait en paix, calme et tranquille, près de sa fille et de sa petite fille, une belle jeunesse qui était bien avenante et gentille. Le jour, le père Marleau fumait sa pipe assis sur le perron, mais le soir, après la prière à l'église qu'il ne manquait jamais, il se joignait au groupe de villageois qui se réunissaient devant la boutique du cordonnier-barbier et qui jasaient et débitaient des bana-

lités et des riens pendant des heures. Debout, les mains derrière le dos, Cléophas Marleau, la bouche ouverte et sa figure insignifiante affadie davantage par un petit rire simple et niais écoutait les histoires que l'on racontait à la ronde. Vers les dix heures, il retournait chez lui et se mettait au lit. Ainsi, les jours s'ajoutaient aux jours et les années aux années sans lui apporter une ride ou un souci.

Un soir, comme il rentrait à la maison après la causerie habituelle chez le cordonnier-barbier, sa fille Victorine, sans aucun préambule, déclara : "Écoutez, papa, je me fais voler ma maison". Tout surpris, estomaqué, le vieux répéta : "Tu te fais voler ta maison ! Comment ça ?"

— Oui, c'est ce v'limeux d'cousin, cette crasse d'Adhémar Samary qui m'a fait signer un papier. Un après-midi, il y a deux mois, il est venu ici, et pressé, pressé qu'il m'a dit. Il était en train de conclure une belle affaire qui lui rapporterait un gros profit, assurait-il, mais il fallait se hâter. Il avait besoin pour cela de donner deux garanties de mille piastres. Déjà, déclarait-il, le boucher Demers lui en avait donné une et il comptait sur moi pour l'autre. "Ça n'a aucune importance", affirmait-il. "Tu ne risques rien. C'est comme si tu promettais de me donner une allumette. C'est juste une formalité. Tu comprends, en affaires, on demande toujours des garanties, mais crains pas, tu n'auras pas à payer" avait-il ajouté en riant. "Alors, moi, comme c'était mon cousin et comme il disait que je ne risquais rien, j'ai signé. Pis, aujourd'hui, je vois que c'était simplement un truc pour me voler. C'est le notaire qui a le papier en mains et qui va faire vendre ma maison si je ne paie pas. Et où veux-tu que je prenne de l'argent pour payer ? Où veux-tu que je trouve mille piastres ?"

Et toute découragée, Victorine se tordait les mains dans son tablier bleu.

— Cet Adhémar c'est une crapule comme on n'en voit pas souvent, déclara le père Marleau. Mais pourquoi ne m'en as-tu pas parlé avant de signer ?

— Ben, il disait que c'était très pressé, que ça n'avait pas d'importance. Je n'ai pas eu le temps de penser.

— C'est ben triste, on va se faire mettre à la porte de chez nous, déclara le vieux.

— Qu'est-ce que je vais faire ? Mon Dieu ! Qu'est-ce que je vais faire ? se lamenta la pauvre Victorine.

Le lendemain après-midi qui était un samedi, alors que le vieux fumait sa pipe assis sur une marche du perron, le chauffeur de taxi Dubeau qui revenait de la gare descendit de sa voiture et lui remit un télégramme. Et comme le père Marleau regardait d'un air égaré ce bout de papier : "C'est pour vous", déclara l'homme. "L'opérateur m'a demandé de vous donner ça en passant. C'est important."

Tout troublé parce que c'était la première fois de sa vie qu'il recevait une dépêche, le vieux regardait son nom tracé sur cette feuille et avait l'esprit comme paralysé. Finalement, comme pour avoir de l'aide, il appela : Victorine ! Celle-ci sortit de la maison.

— C'est un télégramme qui arrive, fit-il, en lui montrant le carré de papier.

— Pis, qu'est-ce qu'il dit ? demanda la femme.

— Je ne sais pas.

— Hé bien, ouvrez-le. Qu'est-ce que vous attendez ?

Alors, à cet ordre, Cléophas Marleau déchira maladroitement la feuille et lut : Votre fils Napoléon Marleau tué sur les champs de bataille. Tous mes regrets.

Thomas Sullivan, ministre de la guerre.

Le vieux et sa fille demeurèrent un moment atterrés, muets de surprise et de douleur. Ils étaient là immobiles sur le perron, se regardant sans parler, le vieux tenant toujours froissé dans sa main le papier qui lui apportait la mauvaise nouvelle, puis, lentement, les jambes lourdes, le père et la fille entrèrent dans leur maison.

Le soir, le vieux alla voir le curé, le priant de recommander son fils aux prières, lors du prône, le dimanche. En outre, il lui remit le montant voulu pour chanter une grand-messe le lundi, pour le repos de l'âme du défunt.

C'était une famille bien éprouvée.

Le lundi, comme le père Marleau revenait de l'église où il avait assisté à la messe à l'intention du soldat tombé en combattant, sa fille se précipita à sa rencontre et la figure toute bouleversée lui dit : "Papa, cours chercher le docteur. Je crois qu'Elodie se meurt."

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Je ne sais pas. Cours vite.

Il la sut bien vite, la triste nouvelle, le vieux grand-père. Se trouvant enceinte, la fille avait cherché à sortir d'embarras. Docile et ignorante, elle avait suivi les conseils qu'on lui avait donnés et maintenant, dans une étroite chambre de la petite maison, elle avait une terrible hémorragie. Son lit était tout rouge et elle n'avait presque pas la force de parler.

— Je vais faire de mon mieux pour arrêter ça pour le moment, mais je vais faire venir la voiture d'ambulance pour la conduire à l'hôpital, déclara le Dr. Duquette.

— Ah, mon Dieu, quel malheur ! quel malheur ! se lamentait la mère affolée.

Et le soir, dans la petite rue curieuse et alertée par le klaxon de la voiture, la fille à moitié morte partait pour l'hôpital..

— Docteur, vous allez vous occuper d'elle. Je n'ai confiance qu'en vous, déclarait au médecin la mère éplorée.

— Oui, j'irai la voir chaque jour, promit-il, afin de donner un peu confiance à la malheureuse, mais sachant que c'étaient là de vaines paroles et que la fille n'avait plus que quelques heures à vivre.

Comme il l'avait promis, le praticien partit le lendemain pour aller voir sa malade à l'hôpital. Ce ne fut que pour la voir mourir. Il ne revint que le soir et il songeait à la douleur de la mère et à celle du grand-père lorsqu'il leur apprendrait la triste fin de la fille. Comme il passait devant la boutique du cordonnier-barbier, il aperçut, les mains derrière le dos, bouche bée et son insignifiante figure affadie davantage par un petit rire simple et niais, le vieux Cléophas Marleau qui, indifférent aux désastres et aux deuils qui fondaient sur lui, écoutait avec complaisance les histoires de ses compères.

HISTOIRE POUR FAIRE PLEURER

ILS ETAIENT deux coquefredouilles, deux pauvres diables d'employés chargés de famille qui n'avaient pas de l'argent plein leur poche et qui songeaient sans enthousiasme à leurs prochaines vacances.

— Ah, si j'avais une belle automobile ! je sais bien ce que je ferais, soupira Gauthier.

— Je me contenterais d'un vieux bazou, si je pouvais acheter de l'essence, répliqua Dubeau.

— Si j'avais une maison de campagne...

— Ou un camp dans les montagnes !

— Ah, pouvoir s'offrir une semaine au bord de la mer, s'étendre sur le sable fin, admirer les baigneuses...

Alors, après avoir énuméré ce qu'ils n'avaient pas, ils revinrent à la triste réalité.

— Où allez-vous aller ? interrogea Dubeau.

— Oh, à Balconville. Il n'y a pas d'autre place pour moi, répondit Gauthier.

— A Balconville ? Je ne connais pas.

— Oui, autrement dit sur mon balcon. Je passerai l'avant-midi assis là et l'après-midi, je dormirai. Et vous ?

— Moi, je vais aller voir des parents à Sainte-Rose. Au bout de trois jours j'en aurai assez de les voir et eux seront fameusement contents de me voir partir.

Mais, assis sur son balcon, au troisième, et histoire de se rafraîchir, de se désaltérer, Gauthier but quelques bouteilles de bière, s'endormit, tomba de sa loge et se brisa le crâne sur le pavé.

Dubeau lui, s'acheta un costume de bain, des souliers de toile et, comme il l'avait dit, s'en alla visiter un cousin à Sainte-Rose. Là, il s'embêtait royalement et il ennuyait fort

ses parents, mais il faisait contre mauvaise fortune bon coeur. La troisième journée de son séjour à la campagne qui, dans son idée, devait être la dernière, il s'alla baigner moins d'une heure après son dîner. Alors il fut pris de crampes, enfonça dans l'eau comme une pierre et se noya.

MASQUE TRAGIQUE

LOUISE LEFEBVRE travaillait depuis deux mois à l'usine de munitions lorsqu'elle fit la connaissance de Charles Lebeau, chauffeur de camion au même établissement. Bien qu'il n'eût rien d'un artiste de cinéma, tout de suite il lui plut. Et dès qu'ils eurent causé quelques minutes, lui-même se trouva charmé. L'histoire de tous les jours, celle de tous les jeunes gens. Il y avait cependant cela que Louise qui avait maintenant vingt-deux ans était depuis quatre ans la maîtresse d'un homme marié, de douze ans plus vieux qu'elle et qui l'aimait d'un amour profond, d'un amour du coeur et des sens. Après quelques entrevues avec le chauffeur Lebeau, Louise sentit se briser les liens qui l'attachaient à son ancien ami. A cette heure, elle voyait la différence d'âge qui existait entre eux et elle se sentait invinciblement attirée vers le garçon dont elle venait de faire la connaissance. Celui-ci était entré en vainqueur dans sa vie. Sa jeunesse avait aboli le passé. Alors, comme elle s'était donnée un soir il y avait quatre ans, elle se reprit. A l'homme de trente-quatre ans qui, le premier, avait fait vibrer sa chair, elle déclara franchement qu'elle avait cessé de l'aimer, qu'il n'y avait pas de sa faute et que son coeur allait à un autre homme. En entendant cette déclaration si inattendue, l'amant devint blême et resta tout saisi. Il comprit que c'était fatal, que cela devait arriver un jour et qu'il perdait celle qui était la joie de sa vie. Tout de suite, il se rendit compte qu'il n'y avait rien à dire, rien à faire, que la résolution de la fille de l'abandonner était irrévocable et que dorénavant, il allait se trouver seul avec sa douleur et son désespoir. Après un bref échange de phrases, l'homme sortit tristement de la chambre où il avait connu des heures d'extase, des heures d'une félicité indicible.

Lorsque la porte se fut refermée, la fille se trouva soulagée. La vie lui apparaissait maintenant plus belle que jamais. Deux jours plus tard, elle lut dans le journal que son ancien ami s'était empoisonné et était mort à l'hôpital. Toutefois, comme elle était toute à son nouvel amour, ce drame ne l'affecta en aucune façon, la laissa indifférente. Sa liaison de quatre ans était une chose du passé, avait absolument cessé de l'intéresser.

Louise Lefebvre et le chauffeur Lebeau devinrent en quelques jours un couple de fervents amoureux. Le garçon possédait une automobile et le soir, après le travail, il faisait avec son amie de longues promenades qui leur procuraient à tous deux des heures d'un bonheur sans mélange.

Le chauffeur Lebeau était un garçon sérieux et comme il avait rencontré la jeune fille qui réalisait son idéal, il lui demanda un soir de l'épouser. Louise comprit alors qu'elle allait être complètement, parfaitement heureuse. Ils s'étaient fixé une limite de deux mois pour se chercher une maison, pour acheter leurs meubles et faire tous les autres préparatifs. Jamais Louise ne songeait un moment à celui qui s'était enlevé la vie parce qu'il l'avait perdue. Les beaux jours passent vite. Maintenant, la maison des futurs mariés était louée, les meubles achetés. Déjà, Louise avait reçu sa bague et elle avait donné avis à l'usine qu'elle cesserait de travailler le prochain samedi. Il était entendu que ce soir-là, les deux promis iraient ensemble chez le bijoutier choisir l'alliance. Or, le samedi, cinq minutes avant la sortie des employées, Louise eut l'idée d'aller griller une cigarette dans la chambre de toilette comme elle le faisait assez souvent. Dans son après-midi elle avait rempli deux cents détonateurs et elle trouvait qu'elle avait assez travaillé. C'était son dernier jour à l'usine et il lui semblait qu'elle devait le terminer par un petit plaisir défendu, car dans cet établissement rempli de poudre, il était strictement interdit de fumer. Toutefois, comme d'autres ouvrières, elle avait caché une cigarette dans ses abondants cheveux noirs et dissimulé une allumette sous un emplâtre en toile gommée qu'elle s'était dans ce but collé sur une jambe. Elle venait d'entrer dans la chambre lorsqu'on

entendit un cri d'effroi et de douleur. Et presque au même moment, la porte donnant sur la salle de travail s'entr'ouvrit et les ouvrières aperçurent une figure épouvantable, un masque tragique, un masque de terreur et de torture, un masque auréolé de flammes, une torche ardente. Ce fut une vision brève. D'une main énergique, impitoyable comme la main du destin, le surveillant, comme s'il eût deviné ce qui était pour arriver, s'était approché et, d'un geste furieux, avait rudement refermé la porte pour prévenir une explosion, une catastrophe. Pendant un moment, l'on entendit d'affreux hurlements, puis il se fit un silence oppressant.

Une heure plus tard, des ouvriers dépêchés par le contremaître pénétrèrent dans la pièce où avait péri Louise. Sur le plancher en ciment, ils trouvèrent un tas de chairs carbonisées et d'os calcinés...

LIBATION AU CIMETIERE

SI SON PERE n'avait pas contrarié ses goûts, n'avait pas violemment heurté son inclination, Martial Desmoines serait sûrement devenu un citoyen comme tous les autres, ni meilleur ni pire que la majorité des jeunes gens de la localité. On l'a fait dévier de sa voie, il s'est égaré et sa vie s'est terminée par une tragédie. Le garçon avait vingt-trois ans. C'était un grand gaillard, solide et fort, qui semblait bon pour se rendre à quatre-vingt-quinze ans. Il était le fils du fermier Vital Desmoines. Ce dernier, un brave homme voulait le bien de son fils. Issu d'une famille dont tous les membres avaient toujours suivi le droit chemin, il était comme eux et avait des idées arrêtées sur la morale. Sur ce sujet, il ne badinait pas. Son existence avait toujours été calme et il n'avait jamais commis d'erreurs graves. Alors, il était respecté et estimé de tous ceux qui le connaissaient. Naturellement, il aurait voulu que son fils suivît son exemple. Dans ces derniers temps cependant, il avait été mis au courant de rumeurs qui circulaient au sujet de Martial et elles le troublaient. On disait que son garçon rencontrait souvent une fille de mauvaise vie, Emma Giroux, belle grosse blonde qui avait deux enfants. Tout d'abord, le père Vital crut qu'il s'agissait là de racontars inventés par des mauvaises langues. Tout de même, il se promettait d'avoir à la première occasion un entretien avec son fils à ce sujet. Elle se présenta plus tôt qu'il ne s'y attendait. Un jour qu'il était monté au champ, il aperçut Martial arrêté dans le carré de pommes de terre et causant avec la fille en question. Celle-ci qui avait vu venir le vieux s'éloigna immédiatement en emportant un panier de patates. Evidemment, elle voulait éviter une scène ou une discussion. Le fils qui voyait approcher son père n'avait pas bougé.

— Qu'est-ce qu'elle vient faire ici celle-là ? fit le vieux d'un ton plutôt sévère.

— Elle m'a vu travailler et elle est venue me parler.

— Et elle est partie avec un panier de patates ?

— Elle ne les a pas volées.

— Oui, je comprends. Tu les lui as données. Je ne te reproche pas ça. C'est toi qui cultives la terre et tu peux bien donner un panier ou un sac de patates sans que personne y trouve à redire. Mais c'est la personne à qui tu en fais cadeau que je réproûve. On m'avait déjà parlé de vos rencontres mais je refusais de croire à ces histoires. Maintenant, je vais te dire ce que je pense de cette fille. Tu sais que c'est une bâtarde. Elle est née dans une vieille écurie et sa mère est morte dans une vieille écurie. La fille vit dans la même vieille écurie et elle a eu là deux enfants, deux bâtards. Moi, je ne veux pas de bâtards dans la famille. Pas de scandale, pas de déshonneur. Je ne sais si elle cherche à se faire marier, mais je te dis une chose. Si tu épousais cette fille-là, tu irais vivre avec elle où tu voudrais, mais elle n'entrera jamais dans ma maison. Ayant ainsi parlé, le père Vital Desmoines tourna sur ses talons et, sans jeter un regard en arrière, rentra chez lui.

Ce fut là le point tournant dans la vie de Martial. Déçu, malheureux, il fut des mois sans parler à son père. Il accomplissait la besogne routinière, mais sans intérêt. Jusque là, il avait vécu une existence normale, il avait été un garçon comme les quatre cents autres de la paroisse, mais à partir du jour où il reçut de son paternel un dur avertissement, il devint ce qu'on peut appeler un mauvais sujet. Son caractère changea complètement. Jamais il ne restait à la maison le soir. A peine la dernière bouchée de son souper avalée, il sortait pour aller rencontrer un groupe de camarades à l'auberge. L'on buvait et l'on jouait aux cartes pour de l'argent. Parfois, l'on restait à table toute la nuit et toute la journée du lendemain. Martial était toujours le dernier à abandonner la partie. Lorsqu'il se sentait les idées trop brumeuses, trop embrouillées, il arrêta de jouer mais il ne cessait pas de boire. Souvent, alors que ses copains partaient, s'en allaient chez eux, lui prenait une chambre dans la maison,

dormait, puis éveillé, se remettait à ingurgiter des verres de bière. Il lui arrivait comme ça de passer une semaine entière à fêtailler, sans retourner à la maison paternelle.

Son père était au désespoir et ne savait quelle mesure prendre pour le ramener dans la bonne voie. Il avait éloigné son fils d'un danger mais seulement pour le faire tomber dans un autre au moins aussi grand. Que les problèmes de la famille sont donc difficiles à régler ! Parfois, sa pensée retournait en arrière, à l'enfance de Martial. A cette époque, il songeait à ce qu'il ferait plus tard ; en attendant, il travaillait pour lui, il espérait que sa tâche serait plus facile que celle qui avait été la sienne. Ah oui, les pères s'efforcent de rendre la vie de leurs enfants plus belle et moins dure que la leur. Mais souvent, ils ont de cruels désappointements. Pour sûr, il en savait quelque chose. Parfois, il était heureux que sa femme fût partie jeune. Certes, elle aurait pleuré toutes les larmes de son corps si elle avait été témoin de l'inconduite de leur fils. Il pensait aussi à ses deux filles, Thérèse et Clara, qui se tracassaient fort au sujet de Martial. Elles s'affligeaient non seulement pour lui mais aussi pour elles-mêmes car elles s'imaginaient que les égarements de leur frère éloigneraient les jeunes gens, les empêcheraient de se marier.

Le vieux dormait très mal. Il passait des heures à se tourner et à se retourner dans son lit sans pouvoir trouver le sommeil. Par moments, le coeur lui battait très fort. Un soir, on le trouva mort dans sa chambre.

Le décès de son père ne changea en rien les habitudes du garçon. Comme auparavant, il passait ses soirées et parfois des journées à l'auberge. On aurait dit qu'il voulait s'évader de lui-même, se fuir. Il négligeait ses travaux et c'était bien attristant de voir ses récoltes se perdre sur le champ au lieu d'être engrangées. Et de le voir boire et gaspiller son argent à jouer aux cartes, cela aussi c'était bien regrettable.

Certains jours, au cours d'absences prolongées ses deux soeurs envoyaient Ephrem Rouillard, son ami intime, à sa recherche. Le copain le ramenait souvent très malade. Fidèles à leur devoir, Thérèse et Clara le couchaient dans son lit, lui prodiguaient tous les soins possibles mais avaient toutefois la

précaution de l'enfermer à clé dans sa chambre. Mais alors qu'elles le croyaient endormi ou reposant paisiblement et se remettant des effets de sa saoulerie, il se levait sans bruit, ouvrait la fenêtre et se sauvait à l'auberge. Bien affligées, les pauvres femmes envoyaient de nouveau Ephrem Rouillard chercher le pitoyable garçon. Et ce qu'il y avait de triste, c'est qu'il dépensait son argent, ruinait sa santé et jetait le déshonneur sur sa famille.

Parfois, Martial pensait à la belle grosse blonde qui menait une vie bien dévergondée. Certains soirs, il allait la rencontrer dans la vieille écurie où elle était née et où sa mère avait vécu toute sa vie. En échange de quelques complaisances, elle lui arrachait dix ou vingt piastres, tout ce qu'elle pouvait obtenir. Par moments, la fille s'éclipsait, allait faire des séjours à la ville, restait même des mois sans revenir. Ses deux enfants lui étaient venus d'aventures à droite et à gauche. Nombreuses sont les filles qui, lorsqu'elles sont dans un état gênant, prennent les moyens pour sortir d'embarras. Pas Emma Giroux. Elle ne courait pas les pharmacies pour obtenir des drogues infanticides. Simplement, elle laissait faire la nature tout comme si elle avait été mariée. Certes, elle plaisait fort à Martial et il l'aurait peut-être épousée autrefois en dépit de son inconduite notoire, mais la menace de son père l'avait quelque peu refroidi et maintenant, il était pris par la passion de l'alcool. Il continuait de boire et de jouer aux cartes. Ses deux soeurs étaient bien découragées de son inconduite. Elles prévoyaient que son état irait toujours en empirant, qu'il ne tarderait pas à se faire enlever sa terre, la terre qui venait de son grand-père et elles déclaraient que pour sûr, cela finirait mal. Après avoir longuement discuté de la chose, elles commencèrent une neuvaine, demandant au ciel que Martial renoncât à la boisson ou qu'il mourût. Chaque soir, elles s'agenouillaient dans leur triste demeure et suppliaient Dieu et ses saints d'exaucer leur demande. La chose s'ébruita et vint aux oreilles du garçon. Il se rendit compte qu'il était un embarras pour les siens et cela le rendit amer, d'autant plus que la grosse blonde était une fois de plus partie pour la ville et ne revenait pas. De nouveau, il

s'installa à l'auberge. Ça faisait plus d'une semaine qu'il était là, ne se souciant plus de rien. Son linge était sale et il avait une tête hirsute et une barbe de huit jours. Il buvait...

Un soir donc qu'il vidait des bouteilles de bière avec ses copains, l'un de ceux-ci, Firmin Lafrance, faisant allusion aux racontars au sujet de la neuvaine, demanda en badinant :

— Vas-tu lâcher la boisson ou vas-tu déménager au cimetière ?

Un moment, Martial resta silencieux, puis prenant son verre il avala la liqueur mousseuse. Tournant ensuite ses regards à la ronde et envisageant tour à tour chacun de ses camarades, il parla ainsi :

— Ecoutez, mes vieux, je ne sais pas ce qui va arriver, mais si je meurs, il faudra que vous veniez vider quelques bouteilles de bière près de ma tombe. Ça me ferait plaisir si vous pensiez à moi et si vous vous réunissiez joyeusement comme on fait ce soir.

— Bien certain, Martial, si tu meurs, on ira au cimetière boire une caisse de bière à ta mémoire.

— C'est promis, hein ? Ben, vous êtes de vrais amis.

— Moi, je te le promets et tu sais que je tiens ma parole, déclara Firmin Lafrance.

— Moi aussi.

— Moi aussi.

— Moi aussi.

Tous les copains promettaient.

Quelques heures plus tard, ils retournèrent chez eux, mais Martial resta là où il se trouvait. Le lendemain matin, il était très malade. Quelques moments avant de perdre connaissance, s'adressant à son fidèle ami Ephrem Rouillard, qui était revenu et se tenait à côté de son lit : Ecoute, dit-il, lorsque je serai mort, je veux que ce soit toi qui me fasse la barbe. Je ne veux personne d'autre.

Il mourut vers le soir. Et le médecin déclara qu'il s'était empoisonné. On transporta le cadavre à sa demeure où les deux soeurs éplorées, en larmes, étaient maintenant inconsolables de voir que leurs prières avaient été exaucées. Tel

qu'il l'avait promis, Ephrem Rouillard rasa son ami cette nuit là avant qu'on le mît dans son cercueil. Et c'était Hector Lafrance, frère de Firmin, jeune garçon de seize ans qui tenait la lampe pendant que l'autre accomplissait sa funèbre besogne. Il savait que Martial s'était empoisonné et de voir ce mort au masque tourmenté, cette figure avec une barbe de huit jours, il était tout secoué de frayer et la main qui tenait la lanterne tremblait constamment.

— Echappe-la pas ! Echappe-la pas ! recommandait à tout moment le barbier d'occasion.

La besogne fut enfin terminée.

Et le jour des funérailles, la grosse blonde revint à sa campagne avec un troisième petit.

Martial était enterré depuis un mois, lorsque ses copains se réunirent un soir à leur auberge.

— Ben, faut pas oublier Martial, fit le fidèle Rouillard. Si le coeur vous en dit, on va aller vider quelques bouteilles de bière près de sa tombe.

— Je seconde la motion, annonça Firmin Lafrance.

Alors, les garçons mirent deux caisses de bière dans une auto et prirent la route du cimetière. La nuit était sombre et les passants plutôt rares. Portant leurs boîtes remplies de bouteilles, les camarades du défunt se glissèrent furtivement à travers les monuments funéraires et arrivèrent à la tombe dans laquelle dormait leur ami.

— Bonsoir, Martial ! Ce sont tes copains qui viennent te rendre visite, firent-ils à mi voix.

Et déposant les caisses sur la terre fraîchement remuée, ils s'assirent en cercle.

— Ben, mon vieux Martial, nous sommes de vrais amis ; nous sommes fidèles à la promesse que nous t'avons faite, déclara Ephrem Rouillard, en s'adressant au mort, sous terre.

Alors, Firmin Lafrance qui agissait comme échanson, remplit de bière les verres de ses camarades. Cela se passait comme à l'auberge où tant de soirées ils avaient fêté ensemble. Aucune impression de tristesse. Simplement, le verre en main, l'on fraternisait en pensant à un compagnon disparu. Le pacte de l'amitié. Avec un peu de bonne volonté, les cinq

compères auraient pu s'imaginer que, dans les ténèbres qui enveloppaient le groupe, Martial était avec eux.

— Ben, moi je dis que si Martial est ici dans la terre, c'est la faute de son père, c'est lui qui est à blâmer, déclara d'un ton sévère Ephrem Rouillard au bout d'un moment de silence.

— Certainement, c'est lui qui est responsable de sa mort, affirma Firmin Lafrance. Le vieux était buté comme une mule. On aurait pu croire qu'il traversait la vie avec une bride sur la tête, ayant un garde-vue de chaque côté des yeux. Il ne voyait rien, suivait les autres, faisait comme les autres. Sa raison, s'il en avait, ne lui a jamais servi. Et il aurait voulu que Martial fasse comme lui, mais celui-ci était différent de son père. Il était lui-même et n'était pas emprisonné par le qu'en-dira-t-on du voisin. Un jour, il avait rencontré une belle fille, pas une enfant-de-Marie, évidemment, mais qui lui plaisait. Le vieux est venu se jeter en travers des amours de son fils.

— Je crois qu'Emma Giroux aurait fait une bonne femme à Martial, fit à son tour Hector Lafrance. Elle avait commis des erreurs, mais il y en a bien d'autres qui ont fait comme elle, qui se sont ensuite mariées et qui sont maintenant des femmes fort respectables.

— J'admets qu'elle avait deux enfants, mais il y a bien des veuves qui ont deux ou trois marmots et cela ne les empêche pas de trouver un mari. Celui-ci prend la femme et les enfants avec. Martial aurait pris la fille avec ses deux petits et je m'imagine qu'ils auraient fait bon ménage, déclara Paul Gendron, l'un des membres du groupe.

— Parfaitement, reconnut Ephrem Rouillard, et le vieux a gâté toute l'affaire, il a empoisonné la vie de son garçon. Sans son stupide entêtement, Martial serait aujourd'hui un homme heureux...

Tout en causant, l'on avait pris quelques verres.

Déjà, il ne restait plus qu'une bouteille.

— Ben, celle-là, c'est pour Martial, déclara Ephrem Rouillard. Ce disant, il la prit par le goulot et la vida lentement sur la tombe.

Là-dessus, les camarades du défunt se levèrent, se fau-
filant à travers les croix et les stèles et disparurent dans la
nuit.

Et dans la terre, le mort repose en paix.

LE MANTEAU VERT

EN VISITANT le grand magasin à rayons où elle allait souvent passer une heure l'après-midi, Mme Demers aperçut un manteau d'automne en drap vert avec collet d'écureuil qui lui plut beaucoup. Incontinent, elle l'acheta. Et le samedi suivant, elle l'endossa lorsqu'elle partit en automobile avec son mari pour aller passer la fin de semaine à Laval-sur-le-Lac. Or, le dimanche, rencontrant au club de golf son amie Mme Paiement : Comment trouves-tu mon manteau ? demanda-t-elle.

L'autre l'examina un moment.

— C'est un beau manteau, mais il me semble qu'il ne convient pas à ton teint. Moi, à ta place, je l'aurais pris gris ou beige.

— C'est ton avis ?

— Moi, je t'exprime mon goût, mais les goûts, tu sais...

"Bien certain que c'est le dépit qui la fait parler ainsi parce que ça fait trois ans qu'elle porte le même manteau gris", se dit en elle-même Mme Demers.

Mais néanmoins, la simple remarque de son amie lui avait gâté son manteau. Il ne lui plaisait plus.

A quelques semaines de là, sa servante Ernestine lui demanda une journée de congé pour assister au mariage de sa soeur. Comme la fille était sur le point de sortir, Mme Demers remarquant le pauvre vêtement qu'elle avait sur le dos lui dit :

— Ecoutez, Ernestine, il me semble que vous n'êtes pas tout à fait mise pour assister à des noces. Si la chose vous convenait, je vous prêterais mon manteau vert.

— Vous êtes bien bonne, madame, répondit Ernestine, et j'accepte avec plaisir.

Et la bonne s'en alla au mariage de sa soeur enveloppée de l'élégant manteau vert. A son retour, le lendemain, elle le rendit à sa maîtresse, la remerciant chaleureusement, lui disant que sa toilette avait été fort admirée et lui avait valu des compliments.

— Alors, s'il vous plaît, vous pouvez le garder. Je vous le donne, déclara Mme Demers qui avait comme ça de soudains élans de générosité.

Et le manteau vert à collet d'écureuil entra dans la garde-robe de la servante.

Deux mois plus tard, Ernestine se trouva un emploi beaucoup plus avantageux que celui qu'elle occupait et annonça qu'elle s'en allait. Mme Demers se trouva mécontente parce que cela dérangeait ses habitudes. Puis, un jour, rangeant ses robes, elle songea au manteau vert et oubliant qu'elle en avait fait cadeau à son ancienne bonne, le chercha et ne le trouva pas.

— Je gage que c'est Ernestine qui l'a emporté en s'en allant, se dit-elle. Je le lui avais prêté et elle l'a gardé.

— C'est ennuyeux, déclara-t-elle le soir à son mari en soupant. J'avais prêté mon manteau vert à Ernestine et elle est partie avec. Tu vas aller le lui réclamer. Tu sais, c'est un manteau qui m'a coûté vingt-huit piastres. Il est tout neuf et je ne peux pas le jeter comme une vieille paire de bas.

Le mari n'était guère enthousiaste, n'aimant pas à se charger de ce genre de commissions.

— Si tu lui téléphonais, suggéra-t-il.

— Non, non. Il faut que ce soit un homme qui s'occupe de la chose. D'abord, moi je ne veux pas lui parler. Ce serait comme si je lui demandais une faveur. Va la voir et reviens avec mon manteau.

Mais lorsque M. Demers réclama le manteau prêté par sa femme, Ernestine éclata :

— Me prenez-vous pour une voleuse ? Croyez-vous que je serais partie avec des effets qui ne m'appartiennent pas ! Ça fait quatre ans que je travaille comme servante et personne ne peut dire que j'ai seulement pris un mouchoir. Encore moins un manteau. Je l'ai cependant, mais madame me l'a donné et sans que je le lui demande.

— Ecoutez, Ernestine, fit M. Demers ennuyé par ce flot de paroles, ma femme m'a dit qu'elle vous a prêté ce manteau et elle m'a chargé de venir le chercher. Je veux le manteau.

— Oh ! madame est de celles qui donnent et reprennent ensuite. J'ai eu d'ailleurs l'occasion de remarquer qu'elle a la mémoire courte. Dans tous les cas, je vais vous le remettre le manteau mais c'est un cadeau que je lui fais à votre femme, car il m'appartient.

Et le mari rapporta le manteau à la maison.

Comme le jour de l'an approchait, Mme Demers se demandait ce qu'elle offrirait bien à sa soeur Cora, sténographe dans un bureau d'avocat. Alors, comme ça, elle songea au manteau vert. "Oui, c'est ça. Ça fera un joli cadeau, un cadeau utile."

Donc quelques jours avant le premier janvier, elle donna le manteau à sa soeur Cora. Mais celle-ci qui n'aimait pas le vert, enleva le collet d'écureuil et le posa sur un manteau beige qu'elle avait. La première fois que Mme Demers aperçut le collet sur l'autre vêtement, elle ne dit rien, mais elle ne pouvait accepter la chose et lorsqu'elle revit de nouveau sa soeur avec son manteau beige et le collet d'écureuil :

— Si tu ne portes pas le manteau que je t'ai donné, s'il ne te plaît pas, tu pourrais me le rendre, déclara-t-elle. Je pourrais m'en servir moi-même.

— C'est ça. Je te le rapporterai, fit l'autre sèchement. Une fois de plus Mme Demers se retrouva en possession du manteau vert.

Comme l'on était maintenant rendu au mois de mai, Mme Demers voulut aller passer la prochaine fin de semaine dans les Laurentides et elle invita Mme Florence Dussault, jeune veuve de ses amies à l'accompagner.

— Ça me tente bien, mais je vais te dire, je n'ai pas de vêtement pour la saison. Tout l'hiver, j'ai porté mon manteau de fourrures et c'est à peu près tout ce que j'ai de convenable. J'en ai un vieux en drap, mais il n'est guère présentable. Tu sais, quand on travaille, quand on gagne sa vie, l'argent s'en va vite et il nous manque souvent quelque chose. Mais ça me tente vraiment d'aller avec vous autres...

— Oui, bien, j'en ai un manteau pour toi. Un beau manteau que je n'ai pas porté une demi douzaine de fois. Tiens, viens donc l'essayer ce soir.

Le vêtement allait à la perfection.

— On dirait qu'il a été fait pour moi, déclara Mme Dussault en se regardant dans la grande glace dans la chambre de son amie.

— Il te plaît ? Alors, je te le donne, fit spontanément Mme Demers prise d'un nouvel accès de générosité.

Et chaleureusement, la jeune veuve embrassa son amie en lui disant merci.

L'on partit donc le samedi midi pour les Laurentides. A l'hôtel, le ménage Demers et Mme Dussault occupaient des chambres voisines séparées par une mince cloison en bois. Or, en se dévêtant le soir pour se coucher, Mme Demers se tournant vers son mari qui passait son pyjama, remarqua :

— Tu sais, j'ai donné le manteau vert à Florence. Ça lui a fait bien plaisir.

— J'espère que tu le lui as donné pour de bon parce que je n'ai pas l'intention d'aller le lui réclamer comme j'ai dû faire lorsque tu l'avais donné à la servante, répondit M. Demers un peu agacé.

Ce fut là le commencement d'une scène comme il s'en produisait souvent dans le ménage Demers.

La jeune veuve qui était de l'autre côté de la cloison entendit de belles et fut fort édifiée. Elle fut tellement humiliée cependant d'apprendre que son amie lui avait donné un manteau dont elle avait une première fois fait cadeau à sa servante que, de retour à la ville, elle retourna le vêtement sans donner aucune explication. L'autre toutefois se rendit compte de ses motifs et de sa manière d'agir.

Alors, cette semaine là, comme la femme de peine qui faisait son ménage chaque samedi était à la maison et se répandait en doléances sur la misère qu'elle éprouvait à joindre les deux bouts, à payer le logement, la nourriture et le vêtement pour elle-même et sa fille, Mme Demers s'informa :

— Quel âge a-t-elle votre fille ?

— Quatorze ans, madame, mais elle est bien prise, grande et grosse comme une femme.

— Oui, hé bien, je vais vous donner un manteau pour elle. Il est presque neuf et, avec du soin, il pourra lui durer une couple d'années.

Alors, le soir, à la maison :

— Mme Demers m'a donné un manteau pour toi, déclara la femme de peine à sa fille, en défilant le colis.

La fillette de quatorze ans, prit le manteau du bout des doigts comme s'il eut été d'une saleté repoussante ou rempli de vermine et le regarda avec dédain.

— Je n'ai pas besoin de ses vieilleries, déclara-t-elle d'un ton méprisant. Elle se débarrasse de ses guenilles en nous les envoyant, mais on ne lui a rien demandé, hein ?

Alors prenant le manteau vert, elle le lanca dans un réduit obscur sous l'escalier, avec d'autres vieilles hardes données par des âmes charitables. Et la mère le retira de là à l'automne, tout mangé par les mites.

DECLARATION D'AMOUR

CE MATIN-là, la veuve Dumont coiffeuse dans le petit village de Lagrange était à essuyer son assiette et sa tasse après son déjeuner lorsqu'on sonna à la porte. Par habitude, elle se regarda dans la glace, tapota ses cheveux grisonnants et d'un pas lent et lourd, car elle était grosse et courte, alla ouvrir se demandant quelle cliente arrivait si à bonne heure. A sa surprise, elle se trouva en présence d'un vieil homme endimanché qu'elle connaissait de vue pour l'avoir aperçu à l'église et rencontré parfois dans la rue.

— Bonjour, Mme Dumont, fit-il en enlevant son chapeau, découvrant ainsi un crâne chauve au sommet duquel était une croissance de la grosseur d'un jaune d'oeuf.

— Bonjour, monsieur, répondit la coiffeuse.

— Vous ne me connaissez pas, je le sais, fit le visiteur. Mon nom est Tancrède Laurin. J'aurais voulu vous parler avant aujourd'hui, mais je ne le pouvais pas. Ce matin, j'arrête en passant pour vous dire bonjour parce que je m'en vais d'ici et que je ne reviendrai pas.

— Vous partez ? Vous laissez la place ? interrogea la veuve.

— Oui, je prends le train dans une demi-heure. Je m'en vais chez ma fille qui demeure dans l'Ontario. Ça fait plusieurs fois qu'elle m'écrit, m'offrant de me prendre chez elle. J'hésitais toujours, mais je me suis enfin décidé.

— Ça fait longtemps que vous habitez ici ? questionna la veuve.

— Moi, j'ai toujours vécu ici. Je suis né à Lagrange et je ne me suis jamais éloigné.

— Et ça ne vous coûte pas de partir ?

— Ben, j'vas vous dire, je regrette de m'en aller parce que, je vous le déclare aujourd'hui, il y a deux ans que je vous aime et si j'avais eu de l'argent, je vous aurais mariée. Mais je n'ai que ma pension de vieillesse, ajouta-t-il tristement, et deux personnes ne peuvent pas vivre avec ce montant. C'est ce qui m'a toujours retenu de m'en aller avant aujourd'hui, mais il faut que je sois raisonnable. A quoi bon rester ? Je suis seul ici, tandis que là-bas, je serai avec ma fille, mais je suis bien certain que je ne vous oublierai pas.

Il y avait de l'émotion dans sa voix.

— Puis, vous, continua-t-il en changeant son chapeau de main, vous ne vous ennuyez jamais seule ?

— Oh, ça m'arrive, mais je m'y habitue, parce que ça fait seize ans que mon mari est mort, seize ans que je suis veuve. On se fait à tout. Du moment que je réussis à gagner ma petite vie, je suis satisfaite.

— J'aurais été un bon mari et vous auriez été heureuse... mais c'est pas ça, maintenant que je vous ai dit ce que je tenais à vous dire, je m'en vais. Adieu.

Et tournant sur ses jambes raides et rhumatisantes, il sortit de cette maison où il était entré pour la première fois.

— Le vieux fou ! s'exclama la veuve en refermant sa porte et l'on ne pouvait savoir si c'était moquerie ou regret.

L'ENFANT PRODIGE

CETTE HISTOIRE remonte à cinquante ans et m'a été racontée par mon grand-père.

Mathias Lefort était l'habitant le plus à l'aise du rang de la Blouse. Il possédait une belle terre de cent arpents, une bonne maison de brique et avait en plus un compte de deux mille piastres en banque. Cette petite fortune il l'avait acquise par son travail, sa frugalité et son esprit d'économie. Aujourd'hui, il avait soixante ans et comme il le disait, il était encore alerte et bien portant. Cependant, il n'était pas heureux et il y avait quelque chose qui le chicotait. En effet, il avait un garçon paresseux, ivrogne et sans coeur. Allez donc avec cela parler des lois de l'hérédité. Le père qui avait réussi dans la vie, qui avait amassé du bien, aurait aimé que son fils fasse bonne figure parmi la jeunesse de la paroisse et il l'avait greyé du mieux qu'il avait pu. Il lui avait acheté un beau complet, un boghei comme il n'y en avait pas un autre dans le comté, un attelage argenté et lui avait accordé l'usage d'un cheval exempté des gros travaux. Peu de garçons de la place auraient pu rivaliser avec lui. Ajoutons que Clément, car c'était son nom, était bien fait de sa personne et avait un abord engageant. Un dimanche matin, vers le milieu de l'été, il partit pour la messe dans son bel équipage mais ne revint chez lui que le mercredi avec un vieil habit sur le dos au lieu de l'élégant complet qu'il avait en partant. Et le père apprit que Clément avait échangé celui-ci pour la pitoyable défroque qu'il avait maintenant et qu'avec l'argent reçu en retour, il avait bu pendant trois jours.

Trois semaines plus tard, Clément partit de nouveau, mais cette fois, il revint à pieds après une absence de dix jours. Questionné par son père, il avoua avoir vendu cheval, voiture et attelage.

Après ces frasques, les relations entre le père et le fils n'étaient pas des plus cordiales et la vie à la maison était loin d'être agréable. L'on se rendit toutefois jusqu'au commencement de l'hiver, puis Clément annonça qu'il voulait s'en aller travailler aux Etats et il pria son père de lui donner l'argent pour payer son passage. Le vieux Mathias y consentit et lui remit vingt piastres. Le fils lui fit alors ses adieux et partit. Toutefois, il n'alla pas loin et, une semaine plus tard, il revenait à la maison paternelle, ayant dépensé à boire l'argent reçu pour son billet. La brouille régnait maintenant entre les deux hommes qui ne se parlaient que très rarement. Au bout d'un mois, Clément décida de nouveau de partir. Il voulait s'en aller aux Etats où il était certain de bien gagner sa vie. Cette fois, au lieu de lui donner l'argent, le père lui acheta lui-même son ticket. Clément réussit cependant à le vendre et dépensa le produit à boire. L'argent épuisé, il retourna à la maison. Il avait été une semaine absent. Lorsqu'il arriva, le père était à la grange. Le garçon entra dans la cuisine et s'assit. Lorsque le vieux Mathias, revint une demi-heure plus tard de faire son train et qu'il aperçut son fils, il devint furieux. Dans sa colère, il avait une rude envie de le prendre par le collet et de le jeter dehors. Mais est-ce qu'un père met son enfant à la porte ? Et il avait dans l'esprit de cinglants reproches, de cruelles apostrophes, mais il se contrôla et ne dit rien. Les deux hommes étaient là, chacun sur sa chaise, ne prononçant pas une parole. Le temps s'écoulait. Une heure passa et le père avait une figure glaciale et, ne s'étant pas déchargé de ce qu'il avait sur le coeur, était toujours d'une humeur massacante. Dans la maison, le silence continuait de régner. Soudain, le fils rompit la glace. D'un ton parfaitement naturel et comme s'il revenait au foyer après une absence d'une couple d'années : Vous avez les deux mêmes chats ? remarqua-t-il en désignant les deux matous gris couchés sous le poêle.

LES CROIX DE BOIS

DEPUIS QUELQUES JOURS, peut-être des semaines, j'étais malade, consumé par la fièvre. Quotidiennement, le médecin venait me voir, tâtait mon pouls, m'enfonçait son thermomètre dans la bouche comme il aurait obligeamment poussé une cigarette entre les dents d'un manchot. Puis, avec un regard de complicité vers ma femme, il déclarait que mon état s'améliorait. Je feignais, de le croire, mais je n'étais pas dupe. Ensuite, ma compagne me faisait prendre des remèdes désagréables, amers, mais malgré cela, je ne guérissais pas. Je me sentais faible, le corps brûlant et très malheureux. Je posais des questions qui faisaient sourire ou attristaient ma femme. Même, à une couple de reprises, je la vis pleurer. La chambre où je me trouvais avec sa collection de fioles de la pharmacie rangées sur le bureau me fatiguait, m'écoeurait. J'aurais voulu m'évader, aller ailleurs. Et comme il arrive parfois à certains malades, je désirai revoir la vieille maison paternelle, en campagne, la maison où j'avais grandi et où s'était écoulée ma jeunesse. Avec énergie, je demandai à y être conduit. C'est là que je guérirais, déclarais-je, car, si je restais ici où je suis, je mourrais. L'idée était absurde, je le reconnais aujourd'hui. Naturellement, on m'opposa toutes sortes de prétextes pour refuser, mais j'insistai tellement qu'à bout d'excuses et de raisonnements, ma femme consentit à se rendre à ce caprice de malade. Un taxi vint donc me chercher. C'était l'hiver et la campagne était toute couverte de neige. L'on était à la fin de l'après-midi et l'aspect du paysage était loin d'être réjouissant. Il était attristant au possible. De la neige et de la neige. Des maisons couvertes de neige et de grands arbres noirs et nus qui semblaient souf-

frir du froid. Mais j'approchais de la vieille maison paternelle maintenant habitée par mon frère aîné qui l'avait reçue comme son patrimoine. En imagination, je revoyais la chambre où j'avais dormi autrefois pendant des années. Il me semblait que je trouverais là une atmosphère favorable, réconfortante, et que j'y obtiendrais la guérison en peu de jours. Enfin, nous arrivâmes. Lorsque ma compagne et le chauffeur qui me supportaient chacun par un bras m'eurent traîné jusqu'à la porte, j'aperçus de l'autre côté de la route, en face de la vieille demeure ancestrale, un champ planté de croix de bois, des croix toutes semblables, d'humbles et simples croix de bois pour des pauvres gens. Cela paraissait un cimetière, mais un cimetière particulier, spécial, un cimetière abandonné, d'une désolation infinie, envahi par les ronces et les mauvaises herbes dont les hautes et minces tiges, plus hautes même que les croix, dominaient l'étendue de neige blême, livide, qui inspirait des idées lugubres.

"Non, je ne voudrais pas être enterré là, me dis-je à moi-même avec un frisson d'horreur.

Et mon esprit se mit à vagabonder. Peut-être une terrible épidémie avait-elle passé sur la région et décimé ses habitants. Probablement que dans une affolante panique, les parents des défunts avaient enfoui à la hâte leurs morts dans un trou à peine profond comme une auge et avaient précipitamment jeté quelques pelletées de terre sur les caisses en bois brut renfermant les cadavres des victimes du mortel fléau, craignant que le mal impitoyable ne les terrasse, ne les foudroie à leur tour. Oui, ce devait être cela. Une épidémie avait jeté le deuil et le désespoir dans tout le pays. Une épidémie de choléra ou de fièvre noire. Les gens étaient morts par centaines. On avait jeté les cadavres dans des tombereaux et on les avait conduits en vitesse au cimetière d'occasion. A cette idée, j'étais saisi d'horreur. Plus tard, les parents des victimes s'étaient entendus et avaient posé dans ce champ de petites croix de bois, toutes uniformes, pas même peintes, sans un nom. Par la suite, le cimetière laissé sans aucun soin avait été envahi par les ronces et les mauvaises herbes. A le voir ainsi, on aurait dit que c'était un coin maudit.

Je rêvais à cette calamité et mon esprit en proie à la fièvre faisait voyager mon imagination. Peut-être ce cimetière était-il la dernière demeure des condamnés à mort, de ceux qui avaient été des criminels, des assassins, qui avaient été pendus, dont personne ne voulait plus se souvenir, qui avaient été complètement oubliés. Par un reste de charité, on avait planté sur leur fosse des croix anonymes. Probablement que c'était cela.

Dans la maison, on me coucha dans la chambre que j'occupais jadis. Mais les vieux meubles familiers avaient été changés, remplacés par d'autres, presque neufs, et le papier peint sur les murs était différent lui aussi. Je ne reconnaissais pas la vieille demeure des ancêtres. Le voyage avait dû me fatiguer et je me sentais mal. Comme en rêve, je revoyais le champ de croix de bois dans le cimetière envahi par les ronces et les mauvaises herbes dont on apercevait les longues et minces tiges sèches dans la neige livide et blême. Cette vision hantait mon imagination, la troublait. Franchement, j'étais mal, très mal. J'eus un sommeil fort agité cette nuit là.

Le lendemain, comme je paraissais plus mal encore que la veille et que ma compagne était très inquiète, mon frère attela son cheval sur sa vieille carriole et alla chercher le médecin.

"Son pouls est mauvais et son corps est brûlant", déclara-t-il. L'on me fit avaler des remèdes acres et amers.

— Dites-moi donc, docteur, qu'est-ce que c'est que ces croix ? Pour qui sont-elles ? demandai-je, en indiquant de la main le champ en face de la maison, de l'autre côté de la route.

— Ça, c'est une pièce de terre plantée de framboisiers, et les croix que vous voyez sont les tuteurs, les soutiens pour les tiges, répondit le médecin d'un ton indulgent, plein de condescendance, pendant qu'un mince sourire apparaissait sur sa figure.

Mais vous pensez bien que le malade brûlé de fièvre que j'étais ne le crut pas.

VISION DEMONIAQUE

DANS une salle d'hôpital. Sur un lit, une effrayante forme humaine d'une maigreur squelettique s'agite, tressaute, se tord. Ses bras, ses jambes, sa tête sont comme tordus par un mécanisme invisible. C'est une convulsion qui fait frémir. Très pâle, la figure émaciée au possible est un masque effroyable. Les yeux sont clos presque constamment. Les doigts sont crochus, recourbés, remuant sans répit comme les orteils d'ailleurs. On a l'impression que le malade est à la torture et qu'il se démène désespérément en proie à une souffrance intolérable. Il ne peut dormir que par brefs intervalles, sous l'effet d'un calmant très puissant. Après l'absorption de la drogue, l'agitation se fait au ralenti, mais même alors, son corps continue de faire des gestes de forcené. Lorsque la morphine paralyse moins ses membres, le mouvement spasmodique se précipite. Parfois l'homme laisse entendre un râle sourd comme s'il faisait un effort désespéré. Un filet de bave lui coule presque constamment de la bouche.

Cette étrange maladie est le résultat de la syphilis héréditaire. Le malheureux est ainsi depuis sa naissance. Il a commencé à s'agiter en sortant du ventre de sa mère et il continue depuis. Pendant près de vingt-six ans, la femme qui lui a donné naissance en a pris soin. Maintenant, elle est morte et il a échoué à l'hôpital.

Un pantin d'une maigreur squelettique qui tressaute frénétiquement, tel un épouvantail. On le nourrit d'aliments liquides au moyen d'un tube qu'on lui met dans la bouche. Sur sa couche, il est presque nu et, à voir ses bras, ses jambes, son corps, sa tête sans cesse en mouvement, qui dansent une danse fantastique, échevelée, une danse de fou furieux, on dirait une mécanique infernale. De solides liens le tiennent

attaché à son lit, car sans cette précaution, il tomberait fatalement sur le plancher et se briserait quelque membre. A le voir se démener on a l'impression d'être la victime d'un affreux cauchemar.

Presque chaque jour, des médecins venus de tous les coins du continent s'arrêtent et discutent de ce cas étrange devant la couchette du pauvre pantin qui se démène frénétiquement.

Puis, un soir, comme si le ressort qui agitait la carcasse humaine s'était soudain cassé, l'homme, pour la première fois de sa vie s'arrête. Ses membres s'affaissent et il gît immobile sur son lit. Il était mort. Alors, on l'a mis dans un cercueil et on l'a conduit au cimetière où il repose enfin.

PASTORALE

AVANT de commencer à laver sa vaisselle après le souper, la grande Philomène Lemire se tournant vers son fils Paul qui se grattait énergiquement la tête, lui dit : Demain matin, tu te lèveras de bonne heure et tu feras le beurre avant que le soleil ne chauffe.

— Pis, qui est-ce qui va aller chercher les vaches dans le pacage ? interrogea le garçon.

— Ton grand-père ira. Ça lui fera du bien de marcher un peu avant de déjeuner.

— Mais, ma fille, fit le vieux immobile sur sa chaise, à côté de la table, je ne me sens pas ben en toute. J'sais pas si je serai capable.

— Allons, papa, vous êtes toujours à la dernière extrémité. Si on vous écoutait, on irait chercher le curé chaque semaine pour vous administrer l'extrême-onction. Vous n'en mourrez pas, pour une fois, d'aller chercher les vaches.

Le vieux ne savait trop que répondre. Il n'avait pas été chanceux dans la vie et n'avait amassé aucun bien. Alors, il vivait aux crochets de sa fille, veuve avec un garçon de douze ans et qui exploitait une petite ferme voisine de la fromagerie. Naturellement, lorsqu'elle lui demandait de faire une mince besogne, c'était difficile de refuser.

— Ce soir, finit-il par dire, je suis réellement mal. C'est le coeur qui ne va pas. Je ne sais pas comment je me sentirai demain matin.

— C'est ça, continuez de vous plaindre, riposta la grande Philomène. Dans tous les cas, je ne peux pas tout faire seule, ici. Que chacun fasse sa part.

Là-dessus, elle se mit à laver sa vaisselle, songeant aux difficultés de gagner sa vie.

Le lendemain matin à six heures, elle éveilla son père et son fils Paul.

— J'ai mis la crème dans le moulin à beurre, dit-elle à son fils. Tu vas tourner la manivelle.

Se tournant vers le vieux qui arrivait lentement dans la cuisine : Vous, vous allez aller chercher les vaches.

Le père sortit sur le perron et regarda du côté du soleil levant.

— Ça va être une ben belle journée, déclara-t-il. Puis, changeant de ton : Je ne me sens pas ben en toute. J'ai peur.

— Peur de quoi ? s'exclama sa fille excédée. Ça fait trente ans que vous êtes à l'article de la mort, trente ans que vous répétez que vous êtes malade, que vous allez mourir et vous êtes encore vivant. Vous verrez que vous vous rendrez à cent ans. Moi, je suis bien certaine que vous allez m'enterrer.

Alors, sans dire un mot, le vieux ouvrit la barrière et prit le chemin du champ. De son côté, Paul se mit à tourner la manivelle du moulin à beurre pendant que la grande Philomène préparait le déjeuner.

Le temps passait. La femme sortit de sa cuisine.

— As-tu vu ton grand-père arriver avec les vaches ? demanda-t-elle à son fils.

— Non, il n'est pas encore revenu, répondit le jeune Paul.

— C'est curieux. Il prend bien du temps. Ah, que c'est donc ennuyeux ! Faudrait tout faire soi-même.

Elle regarda du côté du champ mais ne vit rien venir.

— Ecoute Paul, va au-devant de lui. Moi, je vas continuer de tourner la manivelle. Hâte-toi, hein ?

Alors, pieds nus et son grand chapeau de paille sur la tête, Paul partit à la course du côté du pâturage. Là-bas, il trouva les vaches réunies devant la clôture, meuglant longuement, attendant qu'on leur ouvre la barrière pour se rendre à l'étable et se faire traire.

Le garçon regardait, mais ne voyait pas son grand-père. Soudain, il l'aperçut, étendu sur le sol, mort, la face enfouie dans une large, fraîche et molle bouse de vache.

LE CURE EN VISITE

APRES un copieux déjeuner, le curé Bireault de la petite ville de Lasnier se promenait sur sa véranda. Il jouissait de la satisfaction que donnent un bon repas, une heureuse digestion et l'absence de tout souci. Les mains dans les poches de sa soutane et rempli d'un grand bien-être, il allait et venait sur sa galerie. Par moments, il avait un sonore renvoi de l'estomac, témoignant qu'il n'était pas à jeun. Soudain, il eut une inspiration : Je vais aller voir Mlle Durocher, se dit-il à lui-même, et je vais y aller à l'instant.

Cette demoiselle Durocher n'était pas une jeune, fraîche et jolie fille, bien faite pour réjouir la vue d'un honnête homme. C'était une vieille personne souvent malade, possédant quelques biens et qui vivait seule à l'autre bout de la ville. Le curé Bireault estimait qu'il y a autre chose que la beauté dans la vie et il n'attachait aucune importance à une chose aussi passagère et aussi frivole. Là-dessus, il enleva sa barrette, prit son chapeau et sa canne et, d'un pas alerte, car il n'avait pas encore quarante ans, s'en fut par les calmes rues de la cité, se dirigeant vers la demeure de la vieille demoiselle. Celle-ci habitait une maison en brique précédée d'un jardinet de trois verges, renfermant quelques plants de géraniums, de dahlias et de phlox. Le prêtre souleva le marteau de la porte et entra sans plus tarder.

— Bonjour, Mlle Durocher, fit-il en déposant son chapeau et sa canne sur la table du salon.

— Bonjour, monsieur le curé, répondit la vieille demoiselle qui accourait de sa cuisine enveloppée d'une robe de chambre en flanelle rose et coiffée d'un bonnet de fantaisie de même nuance. Asseyez-vous donc, je vous prie.

Mais le curé restait debout, allant et venant dans la pièce, examinant curieusement cet intérieur.

— J'avais entendu dire que vous n'étiez pas bien. Alors, j'ai voulu venir vous voir, car vous le savez, je m'intéresse à tout mon monde.

— C'est bien aimable à vous, monsieur le curé. J'ai été légèrement malade, mais je suis parfaitement rétablie maintenant.

— Oui, vous êtes bien aujourd'hui, mais vous n'êtes pas solide. Il ne faudrait pas grand-chose pour vous emporter. Vous n'en avez pas pour longtemps à vivre. Quel âge avez-vous ? Soixante-quatorze ans ?

— Soixante-treize, rectifia doucement Mlle Durocher.

— Oh ! soixante-treize, soixante-quatorze, la différence n'est pas grande. Vous savez, il faut s'en aller un jour et il faut se préparer. La première chose, c'est de vous détacher des biens de la terre. Tiens ajouta-t-il en désignant d'un geste un large et profond fauteuil en cuir d'apparence fort confortable, ça c'est pour moi. C'est justement l'article pour ma salle à manger. Je pourrai m'installer là dedans après dîner et faire un bon petit somme. Et cette berceuse, dans le coin accommodera très bien ma nièce qui est infirme. C'est entendu, ces deux chaises là sont pour moi.

Avisant une gravure sur acier accrochée au mur : Tiens, ce cadre là a sa place toute marquée dans mon bureau. Je le réserve aussi. Vous ne l'emporterez pas en terre, hein ?

Le curé allait et venait dans la pièce, inspectant toutes choses. Par la porte ouverte de la chambre à coucher, il aperçut une haute et large armoire en chêne.

— Oh, oh, un beau meuble ! s'exclama-t-il. Ça, ce sera pour l'hospice. Vous voyez, je vous débarrasse de votre superflu. D'ailleurs, je représente le Bon Dieu et vous ne pouvez faire mieux que de donner au Bon Dieu ce dont vous n'avez plus besoin.

Toute pâle, étourdie par ces paroles brutales, la demoiselle Durocher que l'on dépouillait si cavalièrement n'en revenait pas de ce qu'elle entendait.

— Puis, vous avez de l'argent, hein ?

— J'en ai un peu, reconnut la vieille demoiselle.

— Bien, vous n'allez pas laisser ça à des parents, je suppose. Vous savez, vos neveux et vos nièces ne vous aiment pas. Ils vous détestent. Ils attendent avec impatience l'heure de votre mort. Ce qu'ils veulent, ce sont vos piastres. Et ce qu'ils les feraient danser s'ils les avaient ! Alors, laissez une partie de votre fortune à l'hospice. Les soeurs prieront pour vous. Puis, n'oubliez pas les messes. Faites dire des messes pour le repos de votre âme. Il n'y a rien comme des messes après votre mort. Croyez-moi, ce ne seront pas les prières de vos nièces qui vous feront sortir du purgatoire. Sûr qu'elles vous laisseront rôtir là pendant longtemps. Prenez vos précautions et mettez un bon montant pour des messes. Arrangez tout cela au plus tôt, hein ? D'ailleurs, je reviendrai vous voir sous peu.

— Ecoutez, lorsque j'aurai besoin de vous, je vous ferai demander, répondit d'un ton décidé la vieille demoiselle. D'ici là, on restera chacun chez soi, n'est-ce pas ? Bonjour, monsieur le curé.

Et elle ouvrit la porte pour laisser sortir le prêtre.

— Bon, bon, fâchez-vous pas, fit celui-ci. Moi, je suis venu ici en ami pour causer avec vous. Je vous ai donné de bons conseils dans votre intérêt.

— Et dans le vôtre aussi, riposta sèchement la vieille demoiselle.

— Sans rancune, fit le curé qui jeta un regard empoisonné à la vieille fille en partant.

Dans la rue, le curé se trouvait beaucoup moins satisfait que lorsqu'il était parti de son presbytère une heure plus tôt. Il suivait la grande rue, irrité de l'échec qu'il venait de subir. Ses pas témoignaient de l'agitation dans laquelle il se trouvait. Au lieu de marcher posément comme d'habitude, il avançait à une allure saccadée. Soudain, il se trouva devant le dépôt d'essence tenu par Jean Brunau, célibataire de trente ans environ. Justement, il était là, travaillant dans le radiateur d'une automobile qu'on lui avait amenée.

— Bonjour, dit le prêtre qui fit halte.

— Bonjour, monsieur le curé.

— Toujours bien occupé à ce que je vois ?

— Oh, suffisamment. Je ne me plains pas. Je gagne bien ma vie.

— Dans ce cas là, tu devrais te marier. Tu as l'âge.

— Il n'y a rien qui presse, monsieur le curé.

— Tu as cependant une maison à toi seul. Qu'est-ce que tu as besoin de toute une maison ?

— Oh, mes deux soeurs de la ville, viennent parfois passer tout un mois avec moi.

— Un mois, ce n'est que le douzième de l'année. Tu dois trouver le temps long parfois ?

— Lorsque je trouve le temps trop long, j'amène des filles à la maison, je couche avec et tout finit là, répondit sèchement le garçon qui n'aime pas qu'on se mêle de ses affaires, en faisant retomber le couvercle sur le radiateur qu'il avait fini de réparer.

Alors, sans un mot, la figure soudain figée, le curé fit demi-tour et reprit le chemin de son presbytère.

MALADIVES IMAGINATIONS

L'HOPITAL était bâti dans la banlieue de la grande ville. C'était un vaste édifice en brique, de cinq étages, entouré de trois côtés par des terrains vagues. En avant, était la rue avec sa continuelle procession d'automobiles, de tramways et de piétons. Parmi tous les genres d'hôpitaux, celui-ci était incontestablement le plus triste qui soit : un hôpital pour incurables, un hôpital de femmes. Elles étaient là une centaine de tout âge, de quinze à quatre-vingt-dix ans, souffrant de tous les maux qui affligent l'humanité. Elles étaient venues là à pied, en auto, dans des voitures d'ambulance, mais toutes savaient qu'elles n'en sortiraient que dans leur cercueil. Lorsqu'elles avaient franchi le seuil de l'édifice, elles n'ignoraient pas qu'elles étaient condamnées, qu'elles ne pouvaient guérir et qu'elles devaient se résigner à leur sort. La maison où elles entraient était l'antichambre de la mort.

Le soir, le soleil couchant mettait des lueurs fulgurantes, de longues traînées d'or dans les fenêtres, mais à l'intérieur, il n'y avait rien de bien glorieux. Seulement la misère morale et physique des pauvres patientes qui se rattachaient quand même à leur pitoyable existence et n'envisageaient qu'avec effroi la délivrance finale.

Souvent, la nuit, les malades qui ne pouvaient dormir et qui geignaient dans leur lit entendaient le halètement de puissantes locomotives remorquant de lourds et interminables convois de marchandises qui allaient et venaient sur les voies d'évitement tout près et le bruyant éclatement de la vapeur s'échappant des cylindres. Certaines nuits, ces halètements et ces voix sonores de l'engin s'entendaient pendant des heures, comme si les mécaniciens se fussent amusés à ce jeu.

Parfois, après avoir longtemps languï, l'une des pension-

naires de l'institution mourait enfin. On la conduisait au cimetière, mais sa place était immédiatement prise par une autre, car il y avait toujours une longue liste d'infortunées qui n'attendaient qu'un lit vacant pour entrer. Et l'on faisait cette désolante constatation que le nombre des pauvres malades incurables allait sans cesse en augmentant. L'on avait beau agrandir les hôpitaux actuels, en construire de nouveaux, il y avait toujours des malheureux qui demandaient un refuge.

La vie à l'hôpital était la même que dans les autres établissements similaires : monotone, morne et déprimante. Puis, comme si ce n'était pas assez de souffrir de leurs afflictions, quelques unes des patientes commencèrent à se plaindre de la nourriture ou plutôt du manque de nourriture. L'on crevait de faim dans cette maison. Souvent, les malades ne recevaient qu'un morceau de pain sec pour leur repas. Naturellement, les parents et les amis étaient indignés. Comment, dans une institution grassement subventionnée par l'Etat, les malades étaient privées du nécessaire, ne mangeaient pas à leur faim ! C'était révoltant. Nul doute que le directeur devait spéculer sur l'entretien des pensionnaires. Sûrement qu'il devait s'enrichir à leurs dépens.

Ensuite, ce fut autre chose. Quelque chose de terrible et d'incroyable. Une jeune fille de dix-huit ans admise depuis un couple de mois à l'hôpital, causant avec une visiteuse lui raconta tout bas, de peur d'être entendue, l'étrange fait suivant : Il y avait une garde de nuit. Or c'était un homme habillé en femme et, dans les ténèbres, il violait les malades, celles principalement qui ne pouvaient parler. Les autres, il les terrorisait et les forçait à garder le silence. La chose était si extraordinaire, si stupéfiante que la dame resta abasourdie. En sortant, elle se demandait comment pareille chose pouvait se produire. La jeune malade toutefois paraissait bien certaine de ses avancés. Deux semaines plus tard, lors d'une nouvelle visite à la jeune fille, celle-ci déclara qu'une pensionnaire affolée par la peur de l'homme habillé en femme s'était jetée sur le sol d'une fenêtre du cinquième étage. La visiteuse se rappela alors avoir lu dans le journal un fait divers relatant qu'une pensionnaire d'un hôpital qu'on ne nommait

pas, était accidentellement tombée d'une fenêtre et s'était tuée. "Mais ce n'est pas un accident, elle s'est volontairement lancée dans le vide par crainte du satyre", affirma la jeune pensionnaire. "Toutes les malades ici sont convaincues qu'elle a accompli ce geste désespéré pour échapper aux criminelles entreprises du forcené habillé en femme". D'autres patientes interrogées par la dame corroborèrent les dires de la jeune fille, deux d'entre elles admettant avoir été les victimes du monstre. La visiteuse les regardait, tâchant de comprendre ce qu'il y avait dans ce mystère mais n'y parvenait pas. Elle ne pouvait en croire ses oreilles. Cela paraissait tellement invraisemblable, mais devant les témoignages entendus, il était difficile de douter. Pendant quelques semaines, elle fut toute agitée par ces fantastiques révélations, puis elle retourna à l'hôpital. Alors, la jeune malade qui l'avait mise au courant de ces drames nocturnes lui avoua que l'homme habillé en femme qui était de garde la nuit s'était introduit dans son lit deux soirs de suite et qu'elle avait été sa victime. "Il a violé deux autres patientes la même nuit", ajouta-t-elle. Lorsque la dame quitta la salle, sa décision était prise. Immédiatement, elle se rendit au bureau du directeur et lui fit part des faits qui lui avaient été racontés. Celui-ci parut absolument incrédule mais déclara tout de même : " Je vais faire une enquête, mais laissez-moi vous dire qu'en dépit de tout ce que vous m'avez affirmé je ne crois pas un mot des histoires qu'on vous a débitées."

Ce directeur était un homme éclairé, intelligent et instruit. Il interrogea les malades qui déclarèrent qu'un homme habillé en femme, de garde la nuit, violait les patientes confiées à sa surveillance. Plusieurs admirèrent même avoir été ses victimes. Néanmoins, le directeur n'était pas convaincu et il tira ses propres conclusions. Comme c'était un médecin qui connaissait son affaire, il fit poser un radio dans la salle des malades et vit à ce que celles-ci entendissent des programmes de musique gaie et des histoires anecdotiques qui revenaient chaque jour avec un nouvel épisode. Même, il fit installer un appareil de vues animées donnant des représentations quotidiennes à ses pensionnaires. Comme résultat

de ces distractions, les histoires de jeûne, de pain sec, furent oubliées et l'homme habillé en femme qui violait la nuit les patientes de l'hôpital disparut comme un mauvais rêve de l'imagination malade des pauvres femmes. Ces inventions de la névrose prirent heureusement fin. Grâce à son diagnostic, le médecin avait réussi à enrayer et à étouffer une épidémie d'hystérie collective qui s'était déclarée parmi ses pensionnaires.

VICTIME DU SORT

IL Y A des années, j'ai lu dans un journal un fait divers de vingt lignes qui aurait pu servir de thème à Maupassant pour un de ses admirables contes. Je veux le rappeler ici, car pour moi, cette petite histoire est comme un pur joyau que j'aurais ramassé sur ma route. Voici les faits :

Un ouvrier menuisier de Londres, était mort à quatre-vingt-six ans, laissant une fille assez âgée. Habitée à vivre du salaire de son père, elle se vit, celui-ci parti, dans la nécessité de gagner son pain. Elle se mit donc bouquetière, vendant des fleurs dans les rues de la grande ville. Par les journées d'accablante chaleur ou de pluie comme par les grands froids, elle allait avec son panier, invitant les passants à fleurir leur boutonnière. Le commerce était loin d'être florissant et son existence était précaire. Souvent même, lorsque les affaires allaient trop mal, elle travaillait comme femme de peine, faisant des lavages, des ménages dans des maisons privées. Pour tout dire, elle gagnait péniblement sa vie. Avec l'âge, ses forces diminuaient et son labeur devenait par suite de plus en plus dur. Puis, il vint un jour où, pauvre loque humaine, elle se trouva incapable d'exécuter la moindre tâche. Des gens qui s'intéressaient à elle, la firent alors entrer à l'hospice. Pour régulariser son admission, l'on avait besoin de certaines pièces administratives. On lui demanda alors, si elle avait des papiers. Elle répondit que son père lui avait laissé une boîte en fer, mais qu'elle n'en possédait pas la clé et n'avait jamais pu l'ouvrir. On brisa la serrure et on découvrit qu'elle contenait une fortune de \$90,000 en obligations du gouvernement et en argent.

LE MENUISIER SE MARIE

LORSQU'IL ouvrait la bouche, Amédée Dufour, menuisier du petit village de l'Acadie paraissait avoir des idées bien arrêtées. D'ailleurs, il était arrivé à l'âge où l'on parle après réflexion et en connaissance de cause. Il aurait trente-sept ans à la saint Michel.

Un garçon qui se marie est un être bien embarrassé de lui-même, déclarait-il à un camarade, en retournant, sa journée faite, à la maison paternelle. Un homme ne devrait jamais se marier. C'est clair. Tu prends une étrangère, tu l'amènes chez toi et tu travailles ensuite à coeur d'années pour la faire vivre. C'est ça le mariage. Pas pour moi.

Mais une semaine plus tard, il annonce à un ami : Je me suis fiancé avant-hier.

— Tu m'dis pas ?

— Oui. Mon père m'a dit que je devrais me marier, m'établir, fonder une famille.

— Mes félicitations. Pis, ta future est jeune ?

— Non, c'est une veuve de trente-cinq ans. Elle a l'expérience de la vie et sait ce qu'elle fait

— Alors, tout est décidé, réglé ? Il ne reste plus qu'à passer le contrat ?

— Oui, c'est ça. Mais il y a une petite difficulté. Ma future femme dit qu'elle veut porter pour la circonstance un diadème et une robe longue comme dans les grands mariages. Sa mère aussi veut une robe à traîne pour sa fille. Moi je lui ai répliqué qu'un menuisier qui s'en va se marier avec sa future en robe longue est un sacré fou. Et je ne suis pas fou. J'ai dit : Ecoute, Emilia, si tu te rends à l'église en robe longue, moi je porterai des salopettes bleues. C'est comme ça.

Je veux qu'elle sache d'avance qui va être le maître dans la maison.

— Et quand te maries-tu ?

— Oh ! à la fin de l'automne. Je ne veux pas que mon mariage m'empêche d'aller faire la chasse aux canards.

— Et ta future qu'est-ce qu'elle dit de cela ?

— Je ne le sais pas et ça n'a pas d'importance. Chaque automne, je vais faire la chasse aux canards et je veux y aller encore cette année. C'est moi qui décide de la chose.

— C'est bon. Tâche que ce soit toujours comme ça dans ton ménage.

AUX COURSES

CETTE FEMME que depuis quinze ans je vois chaque jour aux courses ne manque jamais de m'arrêter lorsqu'elle m'a-perçoit.

— Vous n'avez donc pas assez d'argent que vous persistez à venir en chercher ? fait-elle.

— Et vous-même, que venez-vous faire ici ?

— Oh ! moi, c'est différent. Je dépense le mien tandis que vous, vous serrez le vôtre comme un avare. Vous en voulez toujours davantage. Mais pourquoi l'empiler ? Pourquoi l'entasser ? Pour quand on est vieux ? Mais quand on est vieux, on n'a pas besoin d'argent. Tout ce qu'on peut manger, c'est une croûte de pain ; les bonnes choses on ne peut pas les digérer. Vous m'en direz des nouvelles. Avec votre argent, vous mangerez une croûte de pain.

Puis elle vitupère contre les propriétaires de chevaux, contre les entraîneurs, les jockeys, les juges, les commissaires. Tous des voleurs ! Vous comme les autres, ajoute-t-elle, en me lançant un regard réprobateur. Vous et vos copains avec vos lunettes d'approche dans la tribune, vous êtes des aveugles, car vous laissez passer toutes les tactiques interdites. Du moment que vous recevez votre enveloppe de paye à la fin de la semaine, tout est pour le mieux.

Réellement, elle est furieuse. Il faut bien qu'elle s'en prenne à quelqu'un si elle ne choisit jamais le gagnant.

Mais chaque jour, on la voit au champ de courses où elle risque son argent... et le perd.

Probablement, et de toutes façons, elle n'aura qu'une croûte de pain à manger sur ses vieux jours.

BUCOLIQUE

PAR SUITE de la pénurie de logement, ce jeune couple marié à la fin d'avril a dû faire son nid à la campagne dans un ancien poulailler converti en habitation. C'est là qu'il passe sa lune de miel. Comme c'est la guerre, la jeune femme a conservé son emploi et, tout le jour, elle travaille à la ville et, le soir, elle réintègre son logis dans l'ancien poulailler. Il y en a toutefois un autre adossé à leur maison où les poules picotent à l'ombre d'un vieux pommier, dans un enclos grand comme la main. Par les beaux dimanches, alors que les lilas embaument l'atmosphère, les jeunes mariés savourent la douceur de vivre assis à côté du poulailler, en face d'un tas de fumier. Là, ils regardent les canots et les chaloupes qui glissent lentement sur la rivière et les avions qui passent en vrombissant dans le ciel bleu. Alors, pendant que les oiseaux chantent dans les branches des arbres, en face de leur tas de fumier qui répand son odeur grasse, ils font des projets d'avenir...

POMMES FRITES

LA VOITURE d'un marchand ambulant de hot dogs et de pommes de terre frites est arrêtée près du trottoir, rue Craig. Un flot hétéroclite de passants ; hommes d'affaires, campagnards en visite à la ville, soldats, vagabonds, réfugiés des pays envahis, commissionnaires, défile sans cesse à côté du véhicule d'où s'échappe une odeur d'huile rance. Des hommes s'arrêtent et réclament le saucisson recouvert de moutarde enserré dans un petit pain ou un sac de frites. Ils ont faim et ils mordent voracement dans cette nourriture à bon marché. Tant qu'ils n'ont pas avalé leur dernière bouchée, ils ne voient rien, n'entendent rien. Simplement, ils assouvissent leur appétit, leur estomac se satisfait.

Sortant en titubant d'une taverne, un homme s'approche de la voiture. De la main, il désigne quelque chose. Le marchand lui tend un hot dog. De la tête, le client fait signe que non. "Des patates", fait-il d'une voix pâteuse. Mitré d'un bonnet, jadis blanc mais fort sale aujourd'hui, le commerçant plonge une écumoire dans la casserole où les pommes de terre rissent dans l'huile bouillante, il en remplit un sac qu'il tend à l'acheteur. Celui-ci fouille dans sa poche et a une peine infinie à trouver sa monnaie. Habitué à traiter avec toutes sortes de clients, le marchand attend patiemment. L'homme paye enfin. Tenant son sac d'une main, il avance le pouce et l'index pour saisir l'une des frites, mais il est tellement ivre qu'il manque l'ouverture. Il recommence, mais sans plus de succès. Quelques badauds sont déjà attroupés autour de lui et l'observent d'un air goguenard. L'ivrogne lance une fois de plus son pouce et son index pour attraper une tranche de pomme frite, mais ils passent à côté du sac. Les curieux rient aux éclats. Sans se décourager, avec

une obstination d'homme ivre, le type tente de nouveau de mettre la main dans son sac de frites. Il est comme le pochard qui voulant entrer chez lui ne peut introduire sa clef dans le trou de la serrure. Pour la sixième ou septième fois, il manque son but. Les rires moqueurs éclatent. D'un air stupide, le poivrot regarde ce sac rempli de frites qu'il a payé de son argent et duquel il ne peut rien tirer. Alors, dépité par son insuccès et par la joie insultante des badauds : "Maudites patates !" s'exclame-t-il, et, d'un geste lourd et maladroit, il lance le sac dans la rue où il se vide et où les frites s'étaient dans la poussière. Puis, au milieu de la gaieté formidable des spectateurs, l'ivrogne, d'un pas incertain, s'éloigne dans la direction de la taverne.

DINER DU JOUR DE L'AN

LE MATIN du jour de l'an, comme la jeune Ernestine et sa cousine Odile rentraient à la maison après être allées à la messe, Mme Demance dit à sa fille : "N'enlève pas ton manteau. Tu vas aller souhaiter la bonne année à ta grand-mère. Puis, si elle t'invite à dîner, tu resteras.

— Oui, maman, répondit Ernestine.

— Je t'accompagne, fit Odile.

Et les deux fillettes partirent.

C'était dans une petite maison basse de la rue Barré qu'elle habitait la grand-mère. En arrivant, elles l'aperçurent, énorme, assise devant sa fenêtre, regardant ce qui se passait au dehors. Hésitantes, elles s'approchèrent de la porte, se poussant l'une l'autre, pour ne pas entrer la première.

— Qu'est-ce que vous voulez, petites effrontées ? leur cria la vieille qui ne reconnaissait pas les jeunes visiteuses.

— C'est nous autres, mémère, répondit Ernestine.

Alors, elles entrèrent et souhaitèrent la bonne année à la vieille qui les embrassa sur la joue.

Assis sur une étroite chaise de paille, le grand-père qui avait ingurgité plusieurs verres de bière depuis le matin, regarda la jeune Ernestine et d'une voix attendrie, un peu pâteuse, pleurniche : Ma pauvre p'tite fille ! Mon pauvre Hector ! ajoute-t-il, en songeant à son fils, le père de la petite, mort alors qu'elle n'avait que six mois. Et le voilà qui se met à pleurer. Après la bière qu'il avait bue, il avait la larme facile. De lourds pleurs lui coulaient sur les joues et jusque sur le côté du menton. Il était tout remué. Puis sa figure s'abaisse doucement, se penche sur sa poitrine. Il dort...

Peu bavardes, les fillettes regardent le vieux qui sommeille sur son siège et la mémère énorme, hydropique, pou-

vant à peine se remuer, calée sur sa berceuse en bois dont le dossier est recouvert d'une espèce de tapis rouge, fabriqué à la maison.

— Quel âge avez-vous ? interroge la vieille.

— On a dix ans toutes les deux, mémère, répond Ernestine.

Le silence se fait. Le grand-père dort. La vieille pense à sa maladie et les deux cousines se tiennent bien sages, l'une à côté de l'autre. Comme s'il était muet, Emile, un cousin de vingt-cinq ans, place lentement les assiettes et les tasses sur la table, puis il apporte dans un grand plat la dinde qu'il vient de sortir du fourneau. D'un rapide coup d'oeil, les petites ont vu le volatile. Elles ont aperçu du duvet, des tiges noires. Evidemment le garçon qui a plumé la dinde a mal fait sa besogne.

— Maintenant, on va manger. Vous allez rester à dîner et l'on va prendre ensemble le repas du jour de l'an fait la grand-mère hydro-pique en s'adressant aux petites.

Celles-ci se poussent du coude.

— Oh ! non mémère, merci. Maman a dit de venir vous souhaiter la bonne année, mais elle nous a recommandé de ne pas nous attarder. Bonjour !

— Ma pauvre p'tite fille ! Mon pauvre p'tit Hector ! larmoie le grand-père en s'éveillant, et il se remet à pleurer.

Les fillettes sortent.

— Non, mais as-tu vu le duvet et les plumes ! s'exclame Ernestine d'un ton de profond dégoût.

— Je n'aurais pas mangé de ça même s'ils m'avaient donné une piastre, renchérit Odile.

Dans l'intérieur de la maison :

— As-tu vu ces becs fins qui ne trouvaient pas le dîner à leur goût, fait la vieille en s'adressant à son fils. Bien certain qu'elles n'auront pas chez elles un repas comme ça.

— Oui, elles se sauvent ; on dirait qu'elles ont mal au coeur de notre manger, répond le fils, mais laisse faire, remarque-t-il philosophiquement ça nous en fera plus pour nous.

— Comment, vous n'êtes pas allées voir grand-maman,

interroge d'un ton de surprise Mme Demance en voyant si tôt reparâître les deux petites.

— Oh ! oui, nous y sommes allées.

— Est-ce qu'elle ne vous a pas invitées à dîner ?

— Oui, mais la dinde était toute couverte de poils, de duvet et de plumes, répond Ernestine. Ça coupait l'appétit rien qu'à la voir.

— Puis, c'est pas tout, ma tante, ajoute Odile. Ils ne l'avaient pas vidée, pas nettoyée. Ils l'avaient fait rôtir toute ronde.

Devant l'énormité de ce mensonge, la maman regarde la fillette avec une expression incrédule et amusée en même temps.

— Ah ! oui, mes petites dédaigneuses, je vous reconnais bien là. Puis, d'un ton indulgent : Vous n'aurez pas de dinde ici, et pour votre pénitence, vous devrez vous contenter de porc frais.

Les deux petites battirent des mains.

— Comme ça, nous ne mangerons pas de plumes au moins, conclut Ernestine.

AU COUVENT

LA CANTATRICE BERTHE LAFOND, l'une des vedettes de la radio dans la métropole évoquait ses souvenirs de couvent, un petit couvent de campagne. "J'avais quatorze ans et j'étais toujours dans la lune, perdue dans quelque rêverie qui n'avait rien de commun avec la routine de la classe", racontait-elle. "Mes distractions me valaient de fréquentes punitions, mais on m'en passait beaucoup à cause de ma voix. En effet, lors des grandes fêtes religieuses à l'église et des célébrations au couvent, c'était toujours moi qui étais la soliste. Alors, on se montrait moins sévère pour moi que pour les autres, mais je reçus une fois une punition exemplaire dont je me souviendrai toute la vie. Un jour, après la leçon d'histoire naturelle au cours de laquelle la religieuse avait longuement expliqué ce qu'est un quadrupède, vint l'heure du catéchisme. La soeur énumérait les sept sacrements et énonçait leurs vertus particulières. Soudain, m'apercevant plongée, c'était évident, dans une imagination étrangère à la leçon, à mille lieues de la classe :

— Berthe, qu'est-ce qu'un sacrement ? lança-t-elle brusquement.

— Un sacrement... un sacrement... c'est un quadrupède, répondis-je étourdimement. Vous comprenez, j'avais à ce moment ce mot comme un vague écho dans l'oreille et je n'avais pas entendu un seul mot de son explication sur les sacrements. J'avais répondu sans réfléchir, simplement pour répondre, pour éviter d'être prise en faute.

Horriifiée, scandalisée, la bonne soeur me regarde un moment en silence, trop indignée pour parler.

— Comment une fille de votre âge peut-elle proférer une chose si monstrueuse ? Je n'ai jamais rien entendu d'aussi

affreux. Allez tout de suite à la chambre noire. Vous y passerez une semaine.

— Elle chante comme un ange, mais elle blasphème comme une réprouvée, déclare la religieuse comme je passe la porte pour me rendre au cachot.

Puis, la bonne soeur court au presbytère, à côté du couvent, et demande au curé de venir aussitôt confesser une malheureuse qui a commis un sacrilège, qui a profané les sacrements. Le prêtre se rendit voir la coupable. Il reçut ma confession et m'imposa une pénitence de trois Pater et de trois Avé, puis d'un ton légèrement sarcastique et avec une expression un peu moqueuse : "Ne soyez donc pas si distraite à l'avenir". Mais la jeune étourdie que j'étais passa une semaine dans la chambre noire, au pain et à l'eau, et dormant sur une mince couverture posée sur le plancher.

LE VIEUX

JE M'ETAIS arrêté en faisant ma promenade accoutumée devant la vitrine d'un magasin et je regardais quelques faïences intéressantes lorsqu'un vieil homme s'approcha de moi et commença à me parler. Un ancien ouvrier évidemment à en juger par ses vêtements très modestes. Sûr qu'il devait être trop âgé pour travailler. Un moment, je crus qu'il allait me demander vingt-cinq sous pour aller manger un sandwich et prendre une tasse de café. Non pas.

— Vous n'avez pas l'air pressé, alors j'ai pensé à vous causer un moment.

Sur cet étrange préambule, l'étranger commence à me raconter qu'il est seul dans la vie. Il a soixante-dix-huit ans et est veuf depuis huit ans. Depuis ce temps, il vit seul dans sa maison. Lorsqu'il sort, il ne laisse personne, ne dit pas au revoir à personne. Lorsqu'il rentre, il ne dit pas bonjour. Il est seul et le sera jusqu'à sa mort. Seul le jour, seul le soir, seul la nuit, seul à table. Au matin, il s'éveille seul et songe qu'il sera seul toutes les heures de la journée et que peut-être il mourra seul. Pour échapper à sa solitude, il va faire une promenade, comme ce matin, mais il ne peut aller loin, car ses jambes ne sont plus solides. Lorsqu'il a laissé sa job il y a quinze ans, la compagnie qui l'employait depuis trente-cinq ans, lui a donné une belle canne et une horloge, mais un jour, il a oublié la canne sur un banc, dans un parc. Elle lui serait bien utile aujourd'hui.

Quelques fois pour échapper à sa misère, à sa détresse, à l'intolérable sensation d'être seul, il monte dans un tramway. Les autres voyageurs vont vers un but, vers un endroit déterminé. Ils vont à leur bureau, à leur travail, au magasin, à leurs affaires ou voir un ami. Lui, il ne va nulle part. Il n'a ni parents, ni amis, ni camarades. A la vérité, il a une fille

mariée, mais il ne l'a pas vue depuis des années. Sans scrupules, elle lui a arraché une partie de ses économies et elle ne veut plus le voir. Lorsque le tramway est arrivé au terme de sa course, il retourne chez lui, vers la maison silencieuse, où personne ne l'attend, où personne ne sera là pour l'accueillir, où il sait trop bien qu'il ne verra pas la figure aimée de sa vieille compagne disparue depuis longtemps, qu'il n'entendra pas sa voix, ni aucune autre voix.

Par moment, il a un besoin éperdu de causer avec quelqu'un, avec un passant, un étranger, mais les étrangers n'ont pas de temps à perdre ; ils vont à leurs affaires et se soucient fort peu de parler avec un vieil homme qu'ils soupçonnent d'être un quémendeur d'une pièce de monnaie ou un esprit troublé. Ils continuent leur route.

— Bon, je vous ai assez ennuyé avec mes histoires. Ça m'a fait du bien de vous parler, déclara-t-il. Maintenant, je vais continuer. Et il s'éloigna d'un pas lent.

— Bonne chance, dis-je en manière d'adieu.

La pathétique image du vieil homme s'était presque effacée de ma mémoire lorsque repassant quelque six mois plus tard sur la rue où il m'avait abordé pour me raconter le drame intime de sa vie, je crus soudain le reconnaître. Il s'appuyait de la main gauche au mur d'un magasin et il pressait sa droite sur son cœur. Ses yeux exprimaient la terreur, l'angoisse. Sans doute, il traversait une mauvaise crise.

— Avez-vous besoin d'aide ? Voulez-vous quelque chose ? lui demandai-je. Il me regarda avec une expression vague, sans répondre. On aurait dit qu'il ne pouvait parler. Au bout d'un moment, il abaissa sa main droite le long de son corps et d'une voix haletante, comme s'il avait peine à respirer, il dit : J'ai eu peur. J'ai éprouvé une douleur au cœur. Ça fait deux ou trois fois que je ressens ce mal et à chaque fois, j'ai eu peur de tomber mort.

Sa figure avait une expression tragique.

— Voulez-vous que je vous conduise à la pharmacie ?

— Non, je me remets. Vous savez, ça porte un rude coup. Ça m'a pris plus fort que les deux autres fois, déclara-t-il. Dans ces moments là, on croit qu'on va mourir.

Dans ses yeux, dans sa figure, je voyais la hantise du trou noir où la bête humaine pourrit, se décompose et retourne aux éléments, l'horreur de la fosse où tout finit, la fosse dans laquelle on dépose votre corps en putréfaction...

Il faisait pitié à voir le vieil homme.

— Je vous ai déjà vu, lui dis-je. Nous avons causé quelques minutes. Le vieux leva vers moi un regard indifférent.

— C'est possible, dit-il après un long moment. Je ne m'en souviens pas.

Il avait oublié et ma face et notre brève rencontre.

— Je vais aller me reposer, fit-il d'un ton faible.

Il s'en alla de son côté, moi du mien.

Je ne l'ai plus revu.

Parfois, au cours de mes promenades quotidiennes, de mes flâneries, j'évoque la vision du passant anonyme qui se sentait si seul dans la grande ville, si solitaire dans la vie, du vieil homme qui avait une telle frayeur de la mort, mais jamais plus je ne l'ai aperçu. Languit-il dans son triste logis ou a-t-il quitté ce monde rempli d'amertume et d'affliction ? Je n'en sais rien.

DEPART EN MUSIQUE

LE PETIT-FILS de la vieille Hogue est mort.

L'enfant était né très faible et il avait toujours été chétif, malingre, souffreteux, mal en point. Il s'est rendu à cinq mois puis un matin, sa mère l'a trouvé sans vie dans son berceau.

Alors, la grand-mère Hogue qui fait des journées à droite et à gauche comme femme de peine, est allée voir le curé pour s'entendre au sujet du service religieux.

Dès les premiers mots, le curé, paternel et brave homme, lui a dit :

— Ne vous tracassez pas, Mme Hogue. Si vous voulez l'amener à l'église je lui chanterai un Libera et ça ne vous coûtera rien.

La figure de la femme prit une expression offensée.

— Mais, monsieur le curé, nous ne voulons pas l'enterrer comme un chien. Nous voulons avoir un service, insiste la grand-mère.

— Oui, oui, amenez-le à l'église. Il y aura une petite cérémonie et vous n'aurez pas un sou à déboursier, assure le curé qui sait que la vieille femme gagne sa pitance à laver des planchers chez les autres et à faire des ménages.

— Mais, monsieur le curé, vous nous prenez pour des quêteux. Je veux un service, un vrai service, pas des simagrées.

— Ecoutez, Mme Hogue, l'enfant n'a pas besoin de ça pour aller au ciel. C'est déjà un petit ange au paradis. Néanmoins, je peux dire la messe si vous le disirez, mais il n'y aura pas de chantres, car ils sont occupés et je ne saurais les réunir. D'ailleurs, pour un enfant de cinq mois, ce serait une extravagance.

— Je veux un service avec des chantres. Je paierai ce qu'il faudra. Si vous ne voulez pas chanter un service, j'irai me plaindre à l'évêque. Vous êtes ici pour donner à vos paroissiens ce qu'ils vous demandent dans ces choses-là.

— Madame, je voulais vous obliger, vous épargner des dépenses onéreuses. Je sais que vous n'êtes pas des quêteux, mais je sais aussi que vous gagnez péniblement votre vie. Vous voulez un service, vous en aurez un, mais ce ne sont pas vos menaces qui me font agir ainsi. La cérémonie vous voutera quarante piastres.

Le petit ne pouvait pas s'en aller sans un tangible témoignage d'affection. Alors, la vieille a fait venir une couronne de roses blanches avec l'inscription :

A mon petit-fils chéri
sa grand-mère

Elle l'a déposée au pied du minuscule cercueil où parents et visiteurs pourront l'admirer.

La question du service et de la couronne réglée, il s'agissait d'avoir un corbillard blanc. Au village, il n'y en avait pas. Alors, on en a demandé un à la ville voisine. Là non plus, il n'y en avait pas. Pour finir, on s'est adressé à un entrepreneur de pompes funèbres de Montréal qui est venu avec la voiture demandée.

Alors, après un service religieux à l'église avec chant et musique, le petit-fils de la femme de peine s'en est allé au cimetière avec une couronne de roses blanches dans un coquet corbillard blanc, tout comme un enfants de riches.

LE PHILANTHROPE

C'ÉTAIT un brave homme qui était consumé par l'amour de l'humanité. Dans sa jeunesse, il aurait donné sa vie, dix vies pour assurer le bonheur de l'humanité. L'humanité, ce mot le faisait vibrer dans tout son être, le remplissait de ferveur, d'un immense besoin de dévouement. C'était le plus beau mot qu'il connaissait. Peu à peu cependant, et avec les années, dans cette multitude anonyme qui peuple la terre, il avait fait une sélection, il s'attachait à un groupe d'êtres qu'il jugeait supérieurs aux autres, des êtres d'élite qui lui paraissaient infiniment dignes d'estime et d'admiration. Il leur avait voué toute son amitié et tout son dévouement. Rien ne pouvait le rendre plus heureux que de leur être utile, leur rendre service.

Un après-midi de fin d'hiver, il travaillait fébrilement dans le bureau où il était employé, afin de terminer pour quatre heures la besogne accumulée devant lui. Jamais il ne voulait remettre au lendemain la plus petite tâche et il se hâtait comme toujours pour finir son travail et s'en aller en paix. A ce moment, le timbre du téléphone placé à côté de lui résonna.

— C'est vous, Dumas ? fit la voix à l'autre bout de la ligne, lorsqu'il eut répondu.

— Ah ! comment allez-vous, mon cher Lamer ? fit Dumas reconnaissant la voix de son ami.

— Ça va, mais je me sens un peu démoralisé et j'aurais besoin de vous voir, de causer avec vous pour me remettre. Il me semble qu'il y a bien longtemps que je ne vous ai vu. Que ne venez-vous un moment après votre travail ?

— Ecoutez, je suis très occupé à cette heure-ci mais je serai libre dans dix minutes et je me rendrai ensuite à votre appartement.

Puis Dumas se remit à la tâche, se hâtant davantage si possible, afin de se rendre plus tôt auprès de son ami, le musicien Lamer qui occupait un studio dans un grand édifice pour professionnels. "Sûrement qu'il a besoin d'argent, se dit-il en lui-même. C'est pour cela qu'il m'appelle".

Là-dessus, il prit une formule de chèque dans son tiroir, y apposa un timbre et le mit dans la poche de son veston.

Dix minutes plus tard, son travail était fini. Il endossa son paletot, mit son chapeau et sortit.

Il tombait une petite pluie glacée, il ventait et le temps était franchement très désagréable. Pour économiser un billet de tramway, Dumas se mit à marcher. Il pataugeait dans la neige fondante et la pluie froide lui arrosait la figure. Mais il allait rendre service à un ami et il était heureux.

Après plus d'une demi heure de marche, il arriva au terme de sa course et prit l'ascenseur qui le monta au dernier étage de l'édifice où le musicien avait son studio.

L'accueil fut chaleureux et les deux hommes que liait une vieille amitié se mirent à causer.

Il se fit une pause.

— J'ai un grand besoin d'argent, fit le musicien. Alors, j'ai pensé à vous. Ne pourriez-vous m'aider ?

— Certainement, avec plaisir, répondit Dumas. Est-ce que \$75 feraient votre affaire ?

— C'est justement la somme que je voulais vous demander de me prêter, répondit le musicien.

Le mot prêter était un euphémisme commode, car il n'était jamais question de rendre et c'était moins gênant pour demander.

Lors donc, Dumas sortit le chèque qu'il avait pris avant de sortir de son bureau, le remplit, le signa et le tendit au musicien.

La figure de ce dernier s'illumina d'un large sourire.

— Merci ! Ah, vous êtes un véritable ami.

— J'espère que vous n'en avez jamais douté ? demanda Dumas.

— Ah ! vous m'en avez bien souvent donné la preuve, répondit l'autre.

Ils se regardaient en face, heureux de se voir, songeant qu'ils pouvaient compter sur la loyauté et l'amitié l'un de l'autre. Les deux hommes s'entretenaient encore un moment, puis Dumas sortit pour se rendre chez lui.

Une couple de semaines plus tard, le musicien appela de nouveau son ami.

— Venez donc me voir à la maison. J'aimerais à jaser longuement avec vous. Il me passe bien des choses par la tête et j'ai le besoin de vous les communiquer.

— C'est bon, j'irai vous voir samedi après-midi, répondit Dumas.

Donc, le samedi après-midi, il sonnait à la demeure du musicien. A ce moment, il entendit un furieux aboiement à l'intérieur de la maison. La porte s'ouvrit et le musicien souriant à son ami lui fit signe d'entrer pendant que les aboiements redoublaient.

— Prince ! Prince ! va te coucher, ordonna le maître en s'adressant à un gros chien menaçant.

Dumas pénétra dans la pièce.

Alors, désignant la bête hargneuse d'un geste, le musicien déclara :

— C'est un beau chien, n'est-ce pas ? Je l'ai acheté il y a huit jours et l'ai payé seulement vingt-cinq piastres.

Et un quart d'heure plus tard, Dumas s'en retournant chez lui se disait : Pour économiser un billet de tramway, j'ai pataugé l'autre jour pendant plus d'une demi-heure dans la neige fondante, sous une pluie glacée, et avec mon argent, l'argent que je lui ai donné, il s'est acheté un chien !

Il marchait courbé avec, sur la figure, une expression amère et bien désabusée.

LE VIEUX PIN

BONJOUR, vieux pin ! Ce fut en débarquant du bateau et en gagnant à pieds, ma valise à la main le grand hôtel construit sur le sable, au pied de la montagne, la première salutation que j'adressai à mon arrivée à Norway Point.

Mais le vieux pin qui se tenait droit et farouche à l'écart, au bord de la grève, ne daigna pas me répondre. Il n'agita pas le plus petit de ses rameaux en signe d'accueil. De toute évidence, les hommes devaient lui faire horreur : il devait les haïr d'une haine féroce. Ils l'avaient écorché, martyrisé. En effet, il portait de larges et multiples entailles, de profondes blessures qu'on lui avait faites pour lui ravir sa résine. Son tronc montrait les affreuses et ineffaçables cicatrices qui attestaient de la cruauté de l'homme.

Pendant longtemps, il avait vécu en paix avec ses frères, les autres arbres, baignant le jour ses branches dans le ciel bleu et conversant la nuit avec les mystérieuses et lointaines étoiles. Puis, les hommes étaient venus et, comme partout sur la surface du globe, ils s'étaient montrés les barbares qu'ils sont tous.

Pendant quatre jours, je renouvelai mes amabilités, mais le vieux pin ne fit pas mine de me voir ou de me reconnaître. Toutefois, je sentais que son hostilité première était disparue. J'aurais bien aimé gagner sa confiance, sinon sa sympathie, mais dame ! le vieux pin n'était pas comme une petite femme qui s'abandonne sur la plage une heure après que vous avez fait sa connaissance. Pendant longtemps, il n'avait entendu d'autre musique que la plainte des flots sur la grève, le murmure du vent dans les bois et le chant des oiseaux. Alors, le sauvage jazz des hommes devait l'horripiler.

Les jours passaient et le vieux pin restait froid, distant. Sur le sable, près du lac, poussaient drus et vigoureux, de jeunes pins beaucoup moins rébarbatifs que l'ancêtre. Ceux-là n'avaient pas connu sa triste expérience et ils agitaient amicalement leurs branches pour me souhaiter le bonjour. Certes, je goûtais leur cordial accueil mais je les sentais trop légers, trop frivoles. Malgré toutes leurs aménités, je ne pouvais rien éprouver pour eux. Faire la conquête du vieux pin était une tâche autrement difficile, mais je m'efforçais d'y parvenir.

Mes dix jours de repos à Norway Point étaient expirés. Il fallait retourner à ma besogne quotidienne. Un matin, ma valise à la main, je quittai l'hôtel pour me rendre au quai du bateau. A mon passage, les petits pins agitaient gentiment leurs branches comme pour me dire : Au revoir, bon voyage, revenez !

— Adieu, vieux pin ! dis-je d'un ton ému lorsque je passai devant l'arbre mutilé et couvert de blessures.

Mais le vieux pin martyrisé par les hommes ne répondit pas, ne fit pas un geste. En m'éloignant, je me disais qu'il était trop fier, trop orgueilleux pour laisser paraître quelque sympathie pour quelqu'un de la race de ses bourreaux, mais tout de même, lorsque le vapeur quitta le rivage et que le vieux pin disparaissait dans l'éloignement, j'avais l'obscur sentiment, à chaque tour d'hélice, qu'il se disait que c'était un ami qui s'en allait...

Bien des années ont passé. Je suis âgé. L'aspect, le paysage de Norway Point, l'image de cet endroit où j'ai passé dix jours au temps de ma jeunesse se sont effacés de ma mémoire. Seul persiste, vivace, le souvenir du vieux pin.

DANS LA NUIT BLEUE

DANS LA PRODIGIEUSE NUIT BLEUE le blond cadavre pendu à l'une des solives du plafond de la haute et vaste chambre semblait s'allonger hors de proportion, comme vu dans l'eau. Le corps était nu, d'une nudité glorieuse et la figure, celle d'un jeune homme de vingt ans. Sans la corde encerclant le cou, on eût pu croire à un envollement, et dans la pièce régnait un silence absolu, implacable. Pas même le tic tac du cadran doré qui gisait sur le plancher, car avant de mourir, il en avait brisé le ressort pour indiquer que le temps n'existait plus pour lui.

Beau de la beauté des êtres aimés, mais sentant déjà dans la radieuse jeunesse la vanité de toutes les joies, il avait voulu s'évader et, dans la nuit bleue entrant par les fenêtres, il était là accroché au plafond par une corde, insensible désormais à tous les regrets, à toutes les peines, à toutes les déchéances.

Comme un parfum, la jeune femme entra, rayonnante, dans la pièce, mais en un instant, une transformation tragique s'opéra en elle. A la vue de cette forme immobile suspendue là devant elle, sa raison sembla crouler. Avec un cri étouffé, elle se précipita sur le corps de l'homme aimé, l'étreignit, le pressa frénétiquement dans ses bras, palpa de ses fines mains les membres froids. Puis les sanglots, de lourds sanglots la secouèrent toute. Elle leva la tête et regardant la figure qui la dominait, ses lèvres prononcèrent son nom. Soudain, comme dans une crise d'hystérie, elle se mit à crier : Mort ! mort ! mort ! Et cette pensée la torturait au plus profond de son être. De nouveau, elle répéta : Mort ! Ce mot ainsi prononcé lui donnait l'impression d'un coup de couteau qu'elle se serait donné elle-même. Comme pour sa-

vouurer l'âcre volupté de sa douleur, elle se mit à clamer : Mort ! mort ! mort !.

Brusquement, elle se dévêtit, faisant en quelques instants tomber ses vêtements à ses pieds. Alors, nue comme l'homme aimé, elle se dressa devant lui, les bras tendus comme en offrande. Puis, prise d'une inspiration subite, elle courut à la cheminée du foyer, saisit un revolver placé en arrière d'un vase et revint près du cadavre attaché au plafond. Alors, d'une voix entrecoupée de sanglots, elle déclara : Je t'ai donné mon amour, je t'ai donné mon corps, maintenant, je te donne ma vie. A ce dernier mot, elle porta le canon de l'arme à sa tempe et tira. Au bruit de l'explosion, elle s'écrasa sur le carreau où le sang se mit à couler et à se répandre en lignes bizarres. De nouveau, le silence enveloppa la chambre que baignait la nuit bleue. Les heures devaient continuer de s'écouler, mais, pour les deux corps, l'un suspendu à une solive et l'autre étendu sur le plancher, il n'y aurait plus jamais de réveil, plus jamais de demain. Ils étaient entrés dans l'abîme sans fond de l'éternité.

Voilà l'étrange rêve que j'ai fait la nuit dernière.

LA GREVE

UN VOYAGEUR de commerce arrête à un restaurant où il a l'habitude de vendre des produits. Avec surprise, il constate que la grande vitre de la montre est brisée et il voit les éclats de verre sur le trottoir.

— Vous avez là un vrai dégât, remarque-t-il au patron, d'un ton apitoyé.

— C'est la grève.

— Vous connaissez ceux qui ont démoli votre vitrine. Vous pouvez les faire arrêter, les faire payer.

Alors, l'homme d'un ton résigné :

— Les faire arrêter ? Les faire payer ? Ce sont mes garçons. Leur mère est contre la grève, les garçons sont pour. Ils se sont disputés. Et le résultat, vous le voyez. Mais ce n'est pas tout. Venez voir en arrière.

Alors, le voyageur suivant le patron pénètre dans la cuisine. Ce qu'il voit, ce sont des chaises cassées, des assiettes en morceaux sur le plancher, un poêle renversé, des boîtes de tomates et autres légumes défoncées à coups de marteau.

— Ce sont de vrais vandales, vos garçons, déclare le voyageur.

— Que voulez-vous ? Ils font la grève. Ce sont des grévistes et de voir leur mère dénoncer la grève, ça les a mis en fureur. Ma femme, elle, tient son restaurant. Elle veut vendre et elle veut être payée. Si les ouvriers ne reçoivent pas de salaire, elle ne peut pas vendre ni être payée. Alors, elle est contre la grève. Les garçons, eux veulent faire augmenter leurs salaires. Alors, ils font la grève. Pris comme ça entre les deux, que voulez-vous que je fasse, moi, dans cette dispute ?

Et le pauvre homme courba la tête, une tête grisonnante et une figure chargée de soucis et d'ennuis.

LE PENDU

LA MAISON de Magloire Restaire, l'ancien charron, une maison en brique, à deux étages, au village, près du pont, a été vendue ce matin. C'est le dénouement d'un drame arrivé l'hiver dernier.

Alcoolique invétéré, Restaire, l'homme à la grande barbe noire, s'est un gris matin de février pendu dans son grenier. Il avait bu toute sa vie et, depuis longtemps, il était à charge à sa famille.

Au milieu des siens, il était moins qu'un étranger.

— S'il pouvait disparaître, soupirait quelquefois sa femme.

Après un nouveau méfait de l'ivrogne :

— S'il pouvait disparaître, chuchotait-elle à quelques voisines.

Dans un besoin de se vider le coeur :

— S'il pouvait disparaître, faisait en écho le choeur de ses enfants.

Et ce souhait lui venait si souvent, la phrase lui était devenue si familière, qu'il lui arrivait de la prononcer à portée des oreilles de son mari lui-même.

— S'il pouvait disparaître, avait répété sa fille.

Comme s'il reprenait un refrain :

— S'il pouvait disparaître, faisait en écho le choeur des voisins.

Restaire était donc renseigné sur les sentiments de ceux qui l'entouraient.

Certes, sa pauvre femme n'était pas très blâmable de formuler de tels désirs, car Restaire ne lui avait jamais causé que des déceptions, des chagrins et de la honte.

Après avoir connu des jours prospères dans les premiers temps de son mariage, elle en était arrivée par suite de la mauvaise conduite de son mari et de sa passion pour l'alcool, à mener une existence précaire et gênée.

Lorsque arriva le régime de la prohibition, Restaire eut plus de difficultés à trouver à boire. Avec l'hiver et le départ des citadins, les occasions de se procurer quelque argent étaient devenues plus rares.

Restaire devint neurasthénique. Il passa des nuits et des nuits sans dormir. Son esprit se déranga, s'obscurcit.

Il refusait de manger, passait les journées à pleurer à l'écart.

— Il est si laid, il fait de telles grimaces, il est si épouvantable à voir, que je ne peux le regarder, disait sa fille aînée.

Comme il paraissait inoffensif, sa famille laissait faire, ne s'alarmait pas trop.

La crise de Restaire durait depuis plus de trois semaines. Un matin, sa femme ayant affaire à aller au village s'habilla pour sortir.

— Emmène donc la petite avec toi, lui dit son mari. Elle va s'ennuyer ici.

Et Mme Restaire partit avec Yvonne, une fillette de dix ans.

Lorsqu'elle revint à la maison une heure et demie plus tard, elle ne vit pas son homme. Il n'était pas dans la cuisine. Il n'était pas dans sa chambre. Elle l'appela : personne ne répondit. Chose certaine, cependant, il n'était pas sorti, car son chapeau et son paletot étaient là, accrochés à leur place habituelle. Un peu inquiète, Mme Restaire monta à l'étage supérieur. En entrant dans le grenier, elle aperçut le corps de son mari pendu avec la corde à linge, près de la fenêtre. Les pieds étaient à peine à six pouces du plancher, et la figure était violette, noire, grimaçante. Horrifiée à cette vision, la femme redescendit l'escalier à la course en poussant des cris de frayeur. Un jeune homme passait ; il entra, mais lorsqu'il apprit que le père Restaire s'était suicidé, il eut peur et refusa de monter le décrocher. Des voisins accoururent aux clameurs

de la vieille. L'un d'eux grimpa résolument les degrés et coupa la corde.

Le cadavre déjà froid et raide fut étendu sur le plancher.

Toute énervée, secouée par le choc qu'elle avait éprouvé en apercevant son mari pendu, Mme Restaire et la petite Yvonne pleuraient maintenant très fort.

Des curieux entraient, montaient voir.

L'on put constater que Restaire avait bien pris ses mesures pour mettre à exécution le projet qu'il méditait évidemment depuis quelque temps. Il avait pris la planche à repasser et l'avait mise en travers sur les deux poutres de la lucarne. La corde à linge s'était ensuite comme offerte d'elle-même et Restaire l'avait attachée à la barre d'occasion. En mesurant la hauteur, il avait cependant constaté qu'elle était trop longue, car il y avait fait plusieurs noeuds pour la raccourcir.

Ses mesures prises, Restaire est monté sur une chaise.

— S'il pouvait disparaître, rumine-t-il, répétant en un soliloque le souhait exprimé par sa femme, ses enfants, ses voisins.

Sur cet adieu, il a renversé d'un coup de pied le siège sur lequel il était.

On a dû laisser le cadavre tout le jour dans son grenier afin d'aller quérir le coroner. Celui-ci est venu, a tenu une petite enquête et a rendu un verdict à l'effet que Restaire avait mis fin à ses jours dans un moment de folie.

La nouvelle du suicide de Restaire s'est répandue rapidement dans la paroisse. Aussitôt, de bonnes âmes ont couru au presbytère, prévenir le curé.

— C'était un malheureux qui ne faisait pas ses pâques et nous espérons bien qu'il n'entrera pas à l'église et qu'il ne sera pas inhumé en terre sainte. Nous ne voulons pas qu'un homme qui n'accomplissait pas ses devoirs religieux et qui s'est pendu, soit à côté de nos parents dans le cimetière, ont dit ces âmes charitables.

Le prêtre a rassuré ces chrétiens modèles. Il leur a déclaré que le corps du renégat ne pourrait seulement approcher de la porte du temple sacré.

— Il n'aura rien, pas même un Libera et on l'enterrera comme un chien, a-t-il ajouté.

Quelques heures plus tard, le frère du défunt, un avocat, est arrivé à son tour pour voir aux arrangements à prendre pour les funérailles.

Le curé l'a reçu d'une façon hostile, l'a tenu à distance comme un homme souffrant de maladie contagieuse, comme un pestiféré. Ah ! il n'a pas laissé longtemps ses intentions en doute ce pasteur. Il a parlé avec le ton de celui qui représente une autorité infaillible.

— Un service ? Mais je ne peux lui chanter de service et le corps n'entrera pas dans mon église. C'était un misérable qui ne faisait pas ses pâques et qui s'est mis en dehors de la famille catholique. Je ne le connais pas ; je n'ai rien à faire avec lui.

— Alors, vous voulez qu'il s'en aille comme cela au cimetière sans la moindre cérémonie religieuse ?

— Je ne veux pas qu'il entre dans mon cimetière ! Il s'est pendu. C'est un réprouvé. Vous le mettrez dans le champ des réprouvés.

— Mais, monsieur le curé, fit le frère outré, enlevez donc votre soutane pour une heure et pensez donc comme un homme une fois dans votre vie. Considérez les sentiments de la famille. Il s'est pendu, c'est vrai ; mais vous savez comme moi qu'il était fou. Il n'était pas responsable. Le coroner lui-même l'a déclaré dans son verdict. S'il ne peut pas entrer à l'église, qu'il soit au moins enterré dans son lot au cimetière. C'est un terrain qu'il a payé de son propre argent.

— L'inhumer en terre sainte, lui, un homme qui n'a pas fait ses pâques. Vous voulez donc que j'ameute mes paroissiens contre moi !

— Dans tous les cas, nous ne pouvons l'enterrer maintenant. La terre est gelée, et nous allons être obligés de le mettre dans le charnier. D'ici au printemps, vous changerez peut-être d'idée.

— Le laisser passer tout un hiver avec mes morts ? Allons donc ! Que la terre soit gelée ou non, vous allez le faire enterrer immédiatement. Vous ferez creuser une fosse.

Ça vous coûtera ce que ça vous coûtera. Vous pouvez le mettre dans le charnier en attendant, mais je vous donne trois jours et pas une heure de plus, pour m'en débarrasser.

Ah ! on ne lui en impose pas à ce prêtre. Il sait exercer son autorité. Et lorsqu'il dit : *mon* église, *mes* paroissiens, *mes* morts, il sait bien ce qu'il dit

Le dimanche, après la messe, la moitié de la paroisse au moins a défilé devant la maison du pendu.

Le spectacle est typique.

Les voitures se suivent presque en procession et, devant la demeure de Restaire, chacun tourne la tête, s'étire le cou, passe des remarques. Certains désignent même la place du doigt.

Et à l'intérieur, la veuve et les enfants se cachent pour éviter tous ces regards qui les blessent, pour leur échapper. Ils subissent le supplice de cette curiosité morbide, cruelle. Ils voient ces visages dirigés vers eux, ces figures tendues, ces yeux qui voudraient percer les murs pour mieux voir.

— On dirait des boeufs qui veulent sauter dans le champ voisin et qui se passent les cornes à travers la clôture, fait l'aînée des filles poussée à bout.

Le lundi matin, au point du jour, une voiture a emporté le corps du pendu.

— Il est parti comme un chien, a dit sa fille. Pas de corbillard, pas de suite de parents ou d'amis, rien.

On a payé dix piastres au vieux Masson pour creuser la fosse.

Et pendant que les morts orthodoxes se décomposent dans la terre bénie par l'église en attendant la glorieuse résurrection promise, le pendu formé de la même argile, frappé jusque dans la mort par la réprobation unanime et condamné, pauvre maudit, aux peines éternelles, pourrit à l'écart, dans un coin.

La maison a été mise en vente.

Mais personne de la place n'a voulu l'acquérir. Demeurer dans l'ancien logis du pendu ? Jamais de la vie ! La propriété a été achetée au rabais par un juif dénué de préjugés.

Et la veuve se lamente :

— Pensez-vous que c'est de la malchance ? J'avais l'espoir que s'il disparaissait, je serais tranquille, j'aurais le calme, la paix. Eh bien ! je n'ai jamais eu autant de troubles que depuis qu'il est mort. D'abord, il me semble toujours le voir pendu avec la corde à linge dans son grenier. Je l'ai tout le temps devant les yeux ; c'est un cauchemar, et par moments, il me semble que je vais devenir folle. J'ai beau faire, je ne puis chasser cette vision de malheur. Puis, il y a le déshonneur qu'il a jeté sur nous en se suicidant. Nous ne pouvons sortir les enfants et moi sans que les gens se retournent à notre passage et nous regardent comme des bêtes curieuses. Nos voisins, nos amis nous évitent, ont honte de nous parler, de nous saluer. C'est à tel point que nous sommes obligés de nous en aller, d'aller vivre à la ville. Et voilà que pour finir, pour comble de malchance, j'ai été obligée de sacrifier ma maison, de la vendre à moitié prix à un juif. Pensez-vous que je suis malchanceuse ? Ce n'était pas assez pour lui de me causer des ennuis toute sa vie, voilà qu'il fait pis encore une fois mort.

— Ils font bien de partir, me confie le notaire qui vient de passer l'acte de vente, car jamais la fille n'aurait pu trouver à se marier ici.

COUP DE VENT

LES RECOLTES étaient terminées et le dernier tombereau de pommes de terre avait été entré ce jour-là dans la cave lorsque Philémon Boyer s'adressant à son père au souper lui annonça : "Ben, je crois que ce serait le bon temps pour moi de me marier".

Il y avait un an et demi que Philémon fréquentait sérieusement Adèle Lesieur, la fille du forgeron et il avait été entendu entre les deux jeunes gens qu'ils s'épouseraient aussitôt que le père Etienne Boyer se déciderait à donner sa terre à son fils. Les amoureux trouvaient que l'attente avait assez duré.

Le vieux garda un moment le silence. Son fils avait vingt-cinq ans, juste le bon âge pour fonder une famille, puis Adèle possédait de précieuses qualités et elle lui ferait une bonne femme. Souvent dans ces derniers temps, il avait songé à ces choses et il se disait que c'était là la vie. Alors, il déclara : "C'est bon, nous irons demain su l'notaire pour passer les papiers et tu deviendras le maître à la saint Michel. Tu t'engageras cependant à nous faire vivre, ta mère et moi.

— Ben certain, ben certain, acquiesça le fils.

Désormais assuré du bien paternel, Philémon convint avec Adèle qu'ils se marieraient le deuxième samedi d'octobre.

Dans l'attente de ce jour, les deux jeunes gens se trouvaient parfaitement heureux et envisageaient l'avenir avec confiance.

Philémon s'acheta un beau complet avec gilet de fantaisie.

Trois dimanches consécutifs les bans furent publiés au prône.

Chez le forgeron, on se préparait pour le dîner de noces.

Le jeudi de la semaine avant le mariage, le vieux Boyer regardant le firmament après le déjeuner déclara : "Je crois que c'est un bon temps pour chasser les outardes. Il n'y a rien qui presse. Je vais prendre une journée de congé."

Ce disant, il rentra dans la maison, prit son fusil accroché derrière le poêle, mit dans sa poche une douzaine de cartouches qu'il gardait dans le haut de l'armoire de la cuisine.

— Je ne sais pas si je reviendrai pour le dîner. Fais-moi donc une couple de beurrées, dit-il à sa femme.

La vieille lui tailla une couple de tartines qu'elle enveloppa dans un sac de papier et les lui remit.

Avec son fusil, ses cartouches et son pain, le père s'éloigna dans les champs. A l'heure du repas, il n'était pas rentré. Alors, le fils et sa mère prirent le dîner sans lui.

Dans les champs, le vieux allait à l'aventure espérant rencontrer une volée d'outardes. Comme le gibier tardait à faire son apparition et que l'appétit se faisait sentir, il s'assit au revers d'un fossé et dévora ses tartines. Tout en mangeant, il songeait qu'il s'était dépouillé de sa terre mais il estimait que c'était logique et que son père à lui avait autrefois agi de la même façon à son égard. Comme il avalait ses dernières bouchées, il aperçut une douzaine d'outardes qui volaient en triangle dans le ciel gris en faisant entendre leur funèbre mélodie. Le vieux ne se hâta pas d'épauler et de tirer. Sa connaissance de ces oiseaux lui faisait supposer qu'ils s'arrêteraient un moment dans une pièce de sarrasin qui avait été récolté quelques jours auparavant. Il avait deviné juste et comme les voyageurs ailés allaient s'abattre à l'endroit qu'il avait prévu, il visa et tira. Au bruit de l'explosion, les outardes reprirent précipitamment leur vol mais l'une d'elles, mortellement atteinte, resta sur le sol.

Le vieux Boyer était certain de ne pas rentrer bredouille. Tout de même, il n'était pas satisfait et voulait faire mieux encore. La chance le servit et, au cours de l'après-midi, il abattit deux canards sauvages. Après cet exploit, il estima qu'il avait fait une bonne journée et que c'était le temps de rentrer chez lui. Lors donc, il attacha ses trois pièces de gibier à la ceinture de sa blouse et il allait prendre le chemin

de sa maison, mais au moment de jeter son fusil déchargé sur l'épaule, il eut une hésitation puis mettant à exécution une idée qui lui était venue, il glissa une nouvelle cartouche dans le canon de son arme. Qui sait, en s'en retournant, il aurait peut-être l'occasion de rencontrer quelque autre gibier et il fallait être prêt à en profiter.

Tout en marchant, le vieux songeait que la terre qu'il avait cultivée pendant tant d'années ne lui appartenait plus. Il l'avait donnée à son fils et elle resterait ainsi dans la famille. Tout de même, il éprouvait une étrange impression à l'idée de ne plus posséder aucun bien. Puis, son imagination vagabondant, il pensait au mariage qui aurait lieu dans trois jours, au repas de noces au cours duquel il aurait sûrement l'occasion de parler de sa chasse et de ses beaux coups de fusil. Dame, on a beau être modeste, ça fait tout de même plaisir de raconter qu'on a abattu une outarde et deux canards. On lui ferait des compliments. Bien certain aussi que sa femme, lorsqu'il arriverait tout à l'heure, lui dirait un mot aimable en le voyant apparaître avec son gibier. La faim aussi se faisait sentir. Il n'avait mangé que ses deux beurrées depuis son départ et, comme il avait marché tout le jour, il avait un solide appétit. En imagination, il humait la délicieuse odeur de l'omelette au lard qu'il mangerait à son souper. Ce sont là des pensées agréables. La tête haute, le fusil sur l'épaule, le gibier pendant à sa ceinture, il ouvrit glorieux la porte de son logis. Juste à ce moment, un brusque coup de vent fit violemment tourner un pan de la contre-porte que l'on avait négligé d'assujettir avec la targette. Le panneau frappa fortement la crosse du fusil sur l'épaule de l'homme qui entrait. Sous la violence du choc, le coup partit. La balle atteignit en pleine poitrine le fils Philémon qui venait de se laver les mains avant de se mettre à table et qui se trouvait debout juste devant la porte. Il allait s'affaïsser, mais sa mère qui se tenait tout près, le saisit. Appuyé sur elle, il fit le tour de la cuisine en laissant derrière lui une large traînée de sang, puis il croula au plancher, mort.

Et le père au désespoir sortit de la maison et lança l'arme fatale dans la rivière, de l'autre côté de la route.

BONHEUR INATTENDU

LES DEUX FEMMES, la tante et la nièce, toutes deux célibataires, vivaient dans leur vieille maison, en face du lac, à Beaufresne. Elles étaient à cinq minutes de l'église où chaque matin, beau temps, mauvais temps, la tante Caroline Sarentie, allait entendre la messe. Emma, la nièce, se bornait à se conformer au précepte de l'église et à assister à l'office du dimanche.

Le produit de leur jardin et de très modestes rentes leur permettaient de subvenir à leurs besoins. La vieille avait soixante-huit ans bien sonnés et la nièce en avait trente-cinq. Celle-ci avait hérité de la maison de son père, Zotique Sarentie, mort il y avait dix ans.

L'existence de Caroline et d'Emma Sarentie était la plus monotone, la plus routinière qu'on puisse imaginer. Aujourd'hui ressemblait à hier et demain ressemblerait à aujourd'hui. Il en avait toujours été ainsi depuis la mort du père et il en serait toujours de même jusqu'à la fin de leurs jours.

Depuis très longtemps, la tante avait versé dans la dévotion, non pas une dévotion mystique, mais une dévotion grossière, une dévotion de fétiche qu'on aurait pu qualifier de culte de la soutane. De voir un moment le prêtre revêtu de son costume religieux, elle éprouvait un contentement intime, se sentait toute heureuse. Autrefois, il y avait bien douze ans, elle allait à confesse chaque semaine et recevait la communion le dimanche matin. C'était ainsi. Plate, longue et mince, toujours vêtue d'une robe noire, elle s'agenouillait chaque samedi dans le confessionnal et dévidait la même litanie de fautes vénielles :

— Mon père, je m'accuse d'avoir eu des distractions en récitant le chapelet, je m'accuse d'avoir fait un mensonge,

je m'accuse de gourmandise, d'avoir mangé deux tranches de tarte au lieu d'une, je m'accuse d'avoir dit des paroles inutiles.

Après lui avoir donné l'absolution, le prêtre la renvoyait avec une pénitence de trois Pater et trois Avé.

La visite de la vieille fille au confessionnal était toutefois une rude épreuve pour le prêtre car la pénitente qui souffrait d'un mal chronique d'estomac empoisonnait son directeur de conscience de son haleine fétide. Un jour, le curé fort âgé était mort. Son successeur après avoir entendu les sornettes de la vieille tante une demi douzaine de fois avait perdu patience et lui avait déclaré d'un ton de colère : Ecoutez, ma fille, vous n'avez pas besoin de venir ici chaque semaine me raconter des balivernes ; revenez dans un mois ce sera suffisant. Elle avait été toute ahurie, bien peinée, bien affligée la vieille tante. En elle-même, elle se disait que c'était là un mauvais prêtre.

Parfois, la tante et la nièce recevaient la visite de deux parents, religieux, l'un prêtre séculier et l'autre de l'ordre des Oblats. Mais ce n'était pas souvent. Ces jours là étaient des fêtes exceptionnelles pour la vieille tante.

Grise, terne, monotone, la vie s'écoulait dans la maison des deux femmes. Or, un été, à l'époque des vacances, un jeune prêtre se présenta à la vieille maison de la tante et de la nièce. Il expliqua qu'il était professeur dans un collège de la ville, qu'il avait besoin de repos et il se demandait si on ne lui louerait pas une chambre pour la belle saison. Ses ressources étaient bien modestes et il ne pouvait se payer le luxe d'aller habiter dans une pension à la mode. Il voulait une pièce pour dormir, se reposer, lire et travailler parfois.

Emma, la nièce, à qui appartenait la maison, restait perplexe, indécise.

— Je n'ai jamais loué de chambres ; il n'y a jamais eu d'étrangers, ici, fit-elle. De toutes façons, je ne saurais vous donner la pension.

— Louez-moi la chambre et je serai satisfait. Je pourrais manger ailleurs. Je peux vous assurer que je ne vous

causerais pas d'embarras, ni d'ennuis. J'ai besoin de repos et je crois que nous nous entendrions bien.

— Ben, dis oui, dis donc oui, fit à mi-voix la vieille tante toute remuée et fascinée par la vue de la soutane.

La nièce se décida. Un peu d'argent pour augmenter son budget ne nuirait pas.

— Je crois que je pourrais vous laisser avoir une chambre. Voyez donc si celle-ci vous convient, fit-elle en ouvrant une porte.

La fenêtre avait vue sur le jardin fleuri et sur le lac.

— On se croirait à l'antichambre du paradis, fit enthousiasmé le jeune ecclésiastique. Je serais très heureux de passer deux ou trois mois ici. Ce fut chose entendue.

Un prêtre dans la maison ! La vieille tante était enchantée, ravie. Au bout d'une semaine, elle s'enhardit à placer un petit bouquet d'iris sur la commode, dans la chambre du jeune ecclésiastique comme elle en aurait déposé un devant l'autel de la Vierge. Puis, ce fut une couple de pivoines et plus tard, un bouquet de roses et de syringas.

Le jeune prêtre lisait son bréviaire en marchant lentement à l'ombre des arbres, il se promenait en chaloupe sur le lac, ou, debout sur le quai, il lançait sa ligne aussi loin qu'il le pouvait dans l'espoir qu'un doré ou un achigan mordrait à l'hameçon. Il ne prenait jamais rien. Mais la vieille tante ne le perdait pas des yeux. Un prêtre chez elle ! C'était mieux que de gagner le gros lot à la loterie. Ce n'était pas l'homme qui la fascinait, car elle arrêta rarement les yeux sur sa figure. C'était la soutane. Si elle mourrait pendant que le jeune abbé était dans l'humble logis, bien sûr qu'elle irait droit au ciel. Des jours, le prêtre restait enfermé dans sa chambre, à travailler. Il préparait une thèse, avait-il expliqué à ses logeuses. Une thèse, elles ne savaient pas exactement ce que c'était, mais sûrement qu'il fallait être savant pour entreprendre pareille tâche.

Certains après-midi, une voisine venait passer une heure chez la tante et la nièce. L'on causait de choses insignifiantes. La vieille femme aimait à amener l'entretien sur le jeune prêtre. Bien sûr qu'il serait nommé curé un jour. Et pour-

quoi ne serait-ce pas à Beaufresne ? Pourquoi l'évêque ne lui confierait-il pas la charge de la paroisse ? A cette pensée, la vieille femme était toute réjouie.

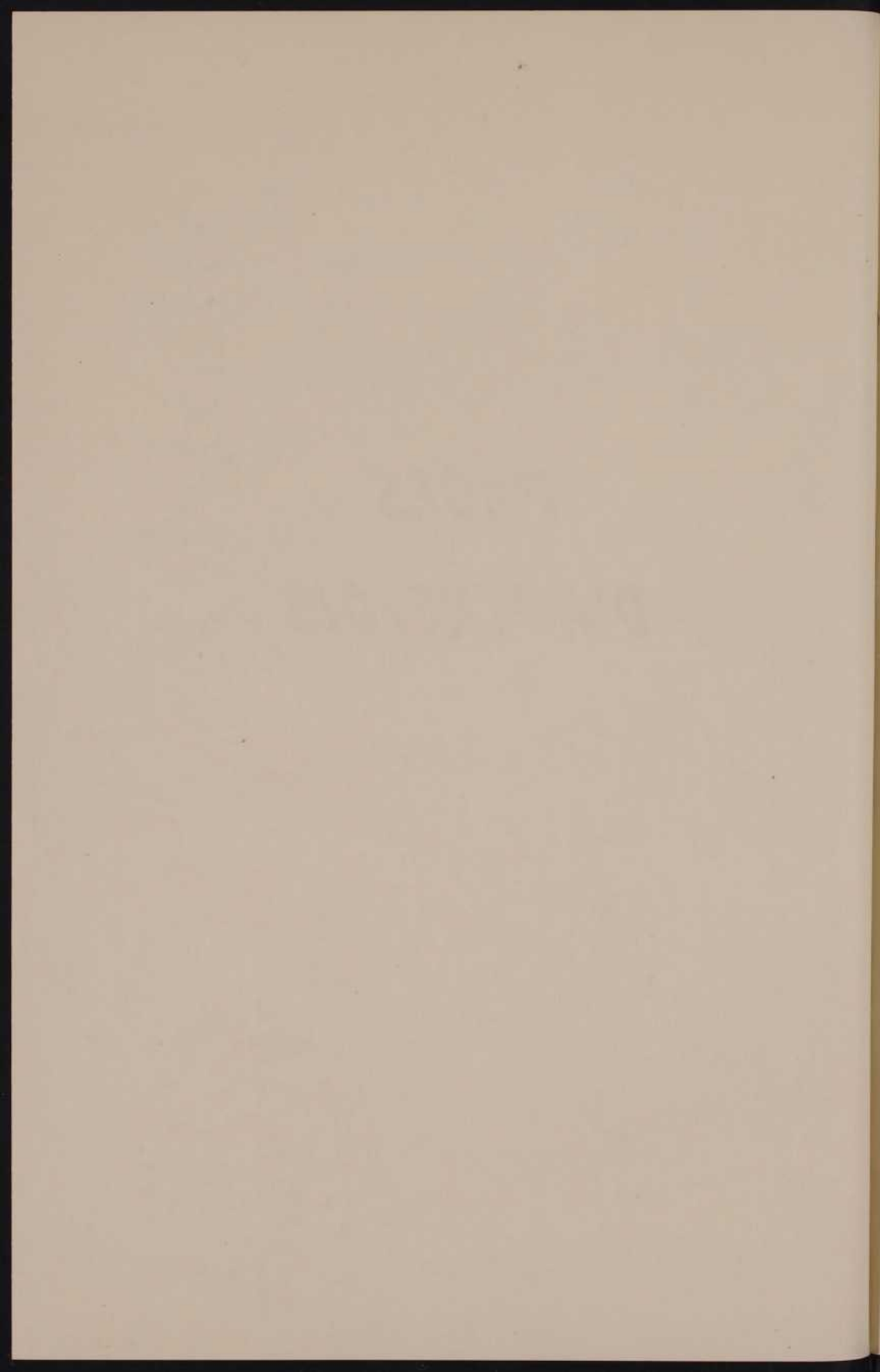
— Est-ce qu'il n'est pas gênant, pas fier ? s'informait la voisine.

— Non, pas du tout. Et poli, aimable. Il nous parle comme s'il nous avait toujours connues. Jamais il ne fait de bruit. Il ne nous dérange pas.

— Je suis sûre que vous le regretterez lorsqu'il partira à l'automne pour reprendre sa charge de professeur.

— Moi, je suis contente de voir un prêtre dans la maison. Il me semble qu'il nous préserve du malheur, déclara la tante. Puis, du ton de fierté avec lequel elle aurait déclaré : C'est moi qui sers sa messe, orgueilleusement elle proclama : C'est moi qui fais son lit.

**PAGES
D'AUTREFOIS**



LE POÈTE

IL EST EN bronze et, sur le square blanc de neige, au milieu des hauts érables dénudés, son buste regarde le soleil levant.

Indifférents, les passants défilent devant lui tout le jour et tard dans la nuit, sans le voir, courant à leurs affaires, à leurs plaisirs, ou écrasés par leurs peines, allant à leur destinée.

Pendant cette rude saison de neige et de frimas, la physionomie du poète change souvent. Il y a quelques jours, après une tempête, je l'ai vu déguisé en marquis d'autrefois avec un manteau d'hermine sur les épaules.

Un matin qu'il avait neigé toute la nuit, je l'ai trouvé encapuchonné, emmitouflé, comme nos braves gens de la campagne, dans les grands froids.

Hier, j'admirais sa belle tête blanche, si digne.

Je ne peux oublier l'impression qu'il m'a causée il y a quelques jours alors que je lui ai vu des yeux couleur de lune, des yeux d'aveugle qui regardaient obstinément devant lui.

Où donc va-t-il ce soir, le poète, avec son plastron immaculé ?

Tout dernièrement, par un temps doux, le poète semblait en proie à la fièvre et des sueurs lui coulaient des tempes sur les joues, jusqu'au menton.

Chaque jour d'hiver sa figure prend un nouvel aspect.

Seul sur le square blanc et glacé, au milieu des érables aux grands rameaux noirs, le poète songe. Il évoque les jours de l'été, les jours de frais ombrage, la verdure, le chant des oiseaux, la chanson de la pluie sur les feuilles, les enfants qui jouent sur le gazon près de leur mère, les vieillards silencieux dont la vie est presque finie qui, assis sur un banc, supputent le nombre de jours qui leur restent ou qui ne pensent à rien.

Le poète revoit la figure de ce sage qui, chaque jour, à

la même heure, au même endroit, feuillette les pages d'un livre.

Il médite le poète, et il se dit que ni la fortune, ni les honneurs, ni la gloire, ne valent les minutes d'émotion que vivaient ces deux pauvres jeunes gens qui, assis un soir sur un banc, se regardaient avec des figures d'extase en se tenant la main et en échangeant quelques rares paroles.

Sur son socle, au milieu des hauts érables canadiens, ses fidèles amis, le poète rêve.

N'est-il pas étrange et remarquable l'hommage que lui rend chaque automne ce jeune platane, tout en arrière de lui ? Alors que les gelées et les vents d'octobre ont dénudé tous les arbres tous à l'exception d'un seul, ce jeune platane conserve encore ses feuilles d'or pendant quelques jours comme pour auréoler la figure du poète. Mais ce dernier arbre s'est dépouillé à son tour et maintenant c'est l'hiver avec ses tempêtes, ses bourrasques et ses gels. Solitaire au milieu des érables centenaires, le poète regarde défiler les passants, qu'entraîne et que pousse la vie, les passants qui se hâtent dans le froid et dans le soir qui tombe. Pendant des heures encore, les gens vont et viennent, là tout près, puis ils se font de plus en plus rares. C'est la nuit, la nuit froide, hostile. Soudain, l'on entend les sonores accents des clairons. Ce sont de joyeux raquetteurs qui passent et qui viennent saluer Celui qui a si noblement chanté son pays.

Le silence se rétablit. C'est la nuit, la nuit mystérieuse, la nuit étoilée d'astres lumineux qui, dans le ciel sombre, dans l'espace infini, brillent d'un éclat intense.

Et un mince croissant d'or luit au firmament, au-dessus des branches noires des vieux érables et l'on croirait qu'une main invisible va le prendre, le décrocher, pour en couronner le front du poète solitaire.

C'est la nuit...

Une ombre s'avance, elle s'écarte du chemin, oblique vers le monument. Elle s'approche, et celui-là qui aime si passionnément les vers, se découvre pieusement devant le buste du poète et reprend sa route. La solitude se fait complète.

Pendant des heures, le vent, violemment, se démène dans le parc désert. Il erre et court entre les arbres, halette furieusement, soufflette la figure du poète impassible à l'outrage. Puis, dans le matin gris, des clochetons sonnent. Des tramways passent en grinçant brutalement. Des hommes se hâtent vers des besognes serviles. Au-dessus des maisons innombrables, le ciel devient rose et le soleil apparaît. Un moment, la figure du poète s'illumine et malgré le froid et la neige, il évoque déjà avril, alors que la sève montera dans les rameaux des érables et que les bourgeons roses éclateront aux branches.

Le poète rêve sur son socle.

Et devant lui, indéfiniment, les passants défilent, sans trêve, courant à leurs plaisirs, à leurs affaires, ou écrasés par leur peine, allant à leur destinée...

LES PELERINS

J'AI RECU hier un pastel d'un ami. Il a comme titre "Les Pèlerins". Le sujet en est d'une tristesse poignante. C'est un poème de douleur.

Dans le soir gris et blême qui tombe sur la campagne, deux êtres, l'homme et la femme, sont arrêtés sur la route. Ils sont vieux, laids et miséreux. Ils ont marché tout le jour et sont las, exténués. Appuyé sur son bâton, le corps légèrement penché en avant, l'homme enveloppé de lamentables loques et la tête nue, regarde devant lui. Son masque effroyablement douloureux, révèle toute une existence de rebuté et de paria. Il interroge anxieusement l'espace. Où trouvera-t-il le souper et le gîte ce soir ? Troublant et difficile problème qui est le problème quotidien. La morne et douloureuse expression que l'on voit sur sa figure nous montre clairement qu'il n'espère rien. On le sent par habitude, résigné à son sort, à sa misère. A côté de lui, sa compagne, la chair douloureuse, les jambes rompues de fatigue, et les pieds meurtris, semble vouloir s'affaisser. Elle est si épuisée, qu'elle ne peut plus avancer. Elle va choir.

Le soir couleur de cendre, sans un seul rayon, enveloppe les deux malheureux.

Vers quelque point du monde qu'ils se tournent, ils ne trouveront rien que rebuffades, humiliations et refus. Ils n'ont ni parents ni amis ; ils n'ont ni foyer, ni famille, ni asile. Leurs coeurs sont comme des outres gonflées d'amertume et de détresse. Ils ignorent la bonté et la pitié.

Ils vont depuis des jours et des jours, depuis des ans. Ils sont les Errants, les Déshérités, ceux qui ont reçu en patrioïne les routes de la terre, les routes sur lesquelles ils traînent et usent leurs pieds sans trêve, les routes hérissées des

crocs de chiens hargneux, les routes bordées de maisons aux seuils inhospitaliers et hostiles, les routes qui traversent des champs que gardent jalousement Ceux qui Possèdent.

Ils sont les Sans Joie et les Sans Espoir. Et ce soir, comme hier, affamées et fourbues, ces deux épaves humaines reposeront leurs vieux os sur l'herbe humide, au fond d'un fossé.

Aucune étoile mystérieuse ne s'allumera jamais pour eux au fond du ciel infini pour les guider vers un toit ami, vers une table chargée de plats réconfortants, vers un lit chaud, reposant.

Ils sont les éternels pèlerins dont le refuge est la mort.

Et voilà le pastel que m'a fait remettre hier le peintre-poète Charles de Belle.

LORSQU'ON EST MALADE

LA NUIT, pendant mon sommeil, la fièvre s'est traîtreusement infiltrée en moi. Elle s'est glissée dans ma chair, mes muscles et jusque dans mes os. Au matin, malgré la tête lourde, les membres las et un malaise accablant, j'ai voulu quand même retourner à la tâche quotidienne, mais le mystérieux et redoutable ennemi m'a dompté, vaincu et, une heure plus tard, j'ai dû retourner à la maison. Frissonnant, mou comme une loque, je me jette entre mes draps. Tout mon être me fait mal. Une détresse sans nom pèse sur mon cerveau. Sous les couvertures, je grelotte pitoyablement. C'est l'animal humain qui souffre. Je me plains, je gémis, je voudrais pleurer. Serai-je encore vivant après-demain ? Je me sens si mal que l'idée de la mort n'a aucune terreur pour moi. En dehors de la fièvre qui me ronge et me torture, tout me devient indifférent.

Je suis l'animal humain qui souffre dans sa chair.

Les heures passent. La fièvre me brûle, me consume. J'absorbe des potions, des médecines. Vêtue de rose, la figure très jeune encadrée de cheveux blancs, la compagne de ma vie me prodigue ses soins, m'encourage et me reconforte.

De mon lit, près de la fenêtre, je regarde au dehors, et ce n'est pas la ville que je vois, mais un immense champ de neige coupé ici et là par la ligne noire d'une clôture. L'horizon là-bas et les fils télégraphiques produisent cette curieuse illusion d'optique. Cette impression persiste, se renouvelle chaque fois que je lève les yeux vers le dehors et finalement, je m'imagine que l'on m'a transporté dans la vieille maison paternelle à la campagne, et que ce sont de vrais champs de neige qui sont là devant moi et qui s'étendent à l'infini. Et, n'est-ce pas, lorsqu'on est là malade dans la vieille maison paternelle, ce doit être pour y mourir...

Que les heures sont longues !

Voici le soleil qui entre à flots par la fenêtre. C'est le printemps hâtif qui s'en vient. Les rameaux des arbres sont luisants et semblent gonflés de sève. Immobile, un moineau se chauffe sur une branche. Des voitures passent et les grelots des attelages tintent allégrement.

La fièvre a un peu diminué. Je me regarde dans un petit miroir. Dieu, quels dégâts ! C'est comme si le feu avait passé par là. Ce nez calciné, quelle caricature !

Etendu entre les draps, sans volonté, sans ressort, sans désir, je suis une lamentable loque humaine.

Les heures coulent, monotones.

Tant que dure le jour, la situation est supportable, mais lorsque vient le soir, lorsque les ténèbres obscurcissent le ciel et envahissent la chambre, la fièvre s'abat sur moi et m'envahit comme un mauvais souvenir qui, à cette heure trouble et sombre, revient me ronger comme un accès de folie.

Pendant la soirée, la cloche sonne. Un visiteur demande à voir le malade. L'inquiétude me prend. Tout vêtu de noir, solennel et grave, un homme s'avance vers mon lit. Il me semble voir un entrepreneur de pompes funèbres venant prendre les mesures de mon cercueil avant même que je sois mort. Il me tend une large et forte main dans laquelle tiendrait la sympathie de toute une paroisse. Je n'en demande pas tant. Je ne suis pas si exigeant.

Malgré le geste amical de mon visiteur, je me recule dans mon lit. Il me rassure. Il a appris que j'étais malade, et il s'est dit qu'il viendrait me voir. Chaque matin, il inscrit sur son calepin la liste de ses amis et connaissances malades, et, le soir, sa journée finie, il va les voir. Ah ! s'il était riche, il ne ferait que cela visiter les malades ! Ce serait son plaisir. Je constate une fois de plus que tous les goûts sont dans la nature.

Le lendemain, une lettre si franchement sympathique et si amicale d'un vieux camarade m'apporte plus de réconfort et me fait plus de bien qu'une caisse de remèdes.

Après les jours lumineux, après les jours de soleil et de printemps, voici l'hiver revenu. Le vent fouette et cingle les branches des arbres, les secoue violemment et de gros nuages noirs qui ressemblent à une procession d'énormes corbillards roulent lentement, lourdement sur la voûte du ciel. Ce paysage me donne l'impression d'un poème de Verhaeren. Car les jours sont tous marqués au cachet de quelque poète. Il y a des après-midi qui nous disent toute l'âme de Verlaine, et certains soirs semblent voués à Albert Samain ou à Baudelaire. A songer à ces choses, je m'explique un peu la répulsion que j'éprouve pour les tabacs, les alcools et toutes les drogues. La littérature dont je suis saturé, me procure toutes les émotions et les exaltations que d'autres peuvent demander aux excitants ou aux stupéfiants. La littérature me suffit.

Que je suis donc las d'être étendu entre mes draps et que le métier de malade est difficile ! Je tente un effort. Je me lève et vais m'installer dans une large berceuse.

— Mais ne vas-tu pas te recoucher ? me demande après un certain temps mon amie inquiète et prudente.

— Ah ! J'aimerais autant aller chercher mon cercueil de suite et me coucher pour toujours.

— Allons, pas d'extravagances, s'il te plaît ; ne fais pas de dépenses inutiles, riposte mon amie.

Et devant cette boutade, il n'y a plus qu'à obéir, s'étendre de nouveau entre les draps, et attendre que les forces me reviennent.

Mais voilà que je regarde les tableaux accrochés aux murs, que je jette un regard vers les livres qui s'étagent sur les rayons de la bibliothèque, que j'éprouve le désir de tenir une plume. Voilà un heureux présage. Il faut donc que j'aie été bien malade pour que ces livres et ces toiles qui ont été ma passion m'aient été indifférents pendant des jours. Et je pense aussi, avec quelle impatience ! au petit pastel que mon ami Charles de Belle, l'incomparable peintre des douleurs, des détresses et des agonies, a fait pour moi en une heure de tristesse et qu'il doit m'apporter. Que j'ai hâte de voir cette création d'un artiste grand entre tous !

Et maintenant, après ces tristes jours de maladie, après toutes ces heures de misère physique et de détresse morale, je vais enfin goûter cette joie simple, forte et complète : reprendre le travail quotidien.

EN FAMILLE

UN CAMARADE, excellent et modeste garçon, qui doit se marier prochainement, me consulte au sujet de l'ameublement de son logis. Le sujet lui est agréable et je m'imagine qu'il m'en parle pour le plaisir qu'il éprouve à causer de ce qui lui tient au coeur plutôt que pour avoir mon avis. Je l'écoute avec joie, car il est toujours intéressant de voir les autres recommencer les rêves que nous avons faits.

Il aura un logement de quatre pièces : une salle à manger, une chambre à coucher, un boudoir et une cuisine. Il me cite le chiffre qu'il se propose de dépenser pour meubler chacune d'elles. Je trouve le montant alloué à la cuisine un peu élevé. Pourquoi, dis-je une pareille somme pour cette pièce ? N'y mettez que le strict nécessaire. Allez-y le plus simplement possible. Evitez l'encombrement. Un poêle, une table, deux chaises, en voilà suffisamment pour votre cuisine. Mettez la balance de votre montant sur la salle à manger qui est la pièce la plus importante.

Mon camarade ne paraît pas satisfait de cet arrangement. Cet ameublement lui paraît trop sommaire.

— Ajoutez-y une boîte à allumettes, lui dis-je, conciliant.

Mais mon copain n'entend pas badinage sur ce chapitre.

— Et si nous voulons veiller sans cérémonie à la cuisine et si nous n'avons que deux chaises, je ne suis peut-être pas pour faire asseoir mes visiteurs par terre. Puis, il y a des intimes que nous pouvons faire manger avec nous et il faut qu'il y ait quelques meubles.

— Manger à la cuisine ! Vous allez manger à la cuisine ?

— Certainement, répond mon camarade, calme mais

avec conviction. Dans ma famille, on a toujours mangé à la cuisine et il en est de même chez mon amie. Pourquoi changer ?

— Dites-moi plutôt alors pourquoi avoir une salle à manger si vous ne voulez pas vous en servir ?

— Mais quelques fois nous aurons des visiteurs que nous voudrions recevoir avec plus d'égards que d'autres et alors, nous pourrions manger dans la salle.

— Et celle qui deviendra votre femme, ne croyez-vous pas qu'elle mérite au moins autant d'égards que les plus distingués de vos visiteurs ? Ne pensez-vous pas qu'à tous les repas, elle devrait s'asseoir à la table de famille, dans la salle à manger ?

— Mais elle est habituée comme moi à manger dans la cuisine. Puis, cela lui donnera moins de trouble.

— Réellement, vous vous leurrez, car faire trois pas de plus ou de moins pour apporter un plat sur la table n'est pas une affaire énorme.

— Peut-être, mais puisque l'un et l'autre sommes accoutumés à manger dans la cuisine et que nos familles, nos parents font de même, pourquoi faire autrement qu'eux ?

— Mais vous comptez donc pour rien le plaisir de vous asseoir à votre table dans un confortable fauteuil en cuir, devant un joli couvert en faïence de Rouen ou de Quimper, de manger une grappe de raisin ou une tranche de melon dans une fine assiette bleue en porcelaine et de boire votre thé dans une tasse légère d'un élégant modèle ?

— Est-ce que votre viande est meilleure dans une assiette de Rouen et votre melon plus savoureux dans une petite assiette bleue ? Moi, quand je mange, c'est que j'ai faim et lorsque j'ai mangé à ma satisfaction, mon appétit est apaisé et je n'en demande pas davantage. Peu m'importe l'assiette.

— C'est très bien, mais là où vous ne satisfaites qu'un besoin, moi je prends deux plaisirs : celui de manger et celui de voir de jolies choses, car, avec la vaisselle choisie, il y a les gravures, les dessins, une eau-forte ou une peinture ou deux sur les murs, quelques poteries aux couleurs éclatantes sur la crédence. Il y a parfois un bouquet de fleurs et, avec les

enfants autour de la table, nous avons l'atmosphère de notre maison, nous avons notre table de famille.

Mon camarade me jette un regard désapprobateur.

— Ça, c'est du luxe, me dit-il. Moi, j'ai des goûts simples et manger à la cuisine me suffira. Puis, songez. Si jamais vous tombiez dans l'infortune, si la malchance vous frappait et que vous seriez privé de toutes ces choses que vous m'énumérez si complaisamment, vous seriez infiniment malheureux.

— Il n'y a là aucun luxe. Seulement, je prends pour moi et les miens ce que vous réservez pour les visiteurs. Ce sont des choses modestes dont il serait très regrettable de se priver, parce que nous pourrions être obligés de nous en passer un jour. Ce sont ces petites choses qui resteront peut-être le plus longtemps dans la mémoire. Ce sera par l'évocation de la salle à manger de leur enfance que nous resterons dans le souvenir de ceux qui nous survivront. Qu'ils gardent donc de cette pièce la vision la plus agréable possible.

Vaines paroles.

Mon camarade mangera quand même dans sa cuisine. Ses tasses et ses assiettes seront aussi simples, aussi frustes que ses idées, que son cerveau.

Certes, il n'a pas de grandes aspirations.

Il ne fait pas de grands rêves.

Il n'a pas de grands désirs.

Il n'a pas de grands enthousiasmes.

Il manque totalement d'imagination.

Comme un cadran que l'on néglige de remonter, son intellect est arrêté depuis des années, depuis sa sortie du collège et il est resté stationnaire depuis. Il n'a fait aucun progrès, il n'en fera jamais. Il est resté le même.

Toujours son existence sera terre à terre.

Il vivra sa petite vie.

Il trouvera sa joie à manger dans sa cuisine.

Et il aura beaucoup d'enfants.

LE JARDIN MERVEILLEUX

L'AME d'Aline était comme un lac tremblant.

Elle était comme un de ces lacs à la surface opaque, incessamment agités par des courants sous-marins ou par des causes inexplicables, de ces lacs qui n'ont jamais de mirages parfaits, qui ne réfléchissent que faiblement l'ombre des nuages qui voguent au ciel ou du canot qui glisse à leur surface.

Et jamais ou presque jamais Dercey ne pouvait voir se refléter une image dans cette âme mystérieuse.

Un jour toutefois, il eut une surprise. Aline lui racontait un incident de son enfance, son premier voyage à la campagne.

Elle avait treize ans. Sa tante Martine, une vaine et grosse personne, arrivant un dimanche matin à la maison, l'invita à l'accompagner à Joliette. Le 65^e Régiment faisait là une excursion, et la plantureuse matrone voulait en profiter pour aller voir une de ses soeurs établie en cette ville. Aline accepta sans empressement et sans enthousiasme, car la tante Martine ne lui inspirait aucune sympathie. C'était une grosse dame prétentieuse, constamment en grande toilette, robe de soie aux couleurs éclatantes et chapeaux à plumes ; une grosse dame toujours en transpiration et sentant la sueur.

Aline, blonde, mince et vêtue de blanc, prit place dans le wagon à côté de sa parente pavoisée comme un monument un jour de fête. De tout le trajet, elle ne put bouger, remuer, car la grosse dame, outre qu'elle remplissait presque toute la banquette, l'étourdissait de recommandations : qu'il fallait être sage, avoir de la tenue devant le monde, ne pas tacher sa robe et autres agaçantes sornettes.

(1) Chapitre du roman *Lamento*.

Aline se mourait de soif mais elle ne pouvait même se lever pour aller boire, sa tante l'obligeant à se tenir tranquille à sa place. Le voyage parut très long à la petite fille.

A Joliette, les militaires débarquèrent aux sons des clairons et des tambours et se formèrent en rangs pour la parade. La tante Martine, très fière de ses oripeaux, monta dans une voiture ouverte à deux chevaux pour se faire conduire chez sa soeur Malvina qui habitait une petite maison en bois à l'autre bout de la ville. Majestueuse dans sa toilette de gala, la brave dame traversa les rues encombrées par la population endimanchée, pendant qu'Aline, plutôt honteuse, se faisait toute petite à côté d'elle.

Lorsque le carrosse fit enfin halte, Aline sauta à terre, embrassa sa tante Malvina, puis courut à la pompe boire une tasse d'eau fraîche. Enlevant ensuite sa robe blanche pour ne pas la salir, et gardant seulement son jupon, elle s'élança vers le jardin plein des fleurs éclatantes de l'été. Elle était extasiée, ravie, allait de l'une à l'autre, les embrassait amoureusement, avec passion, collant ses lèvres rouges à leurs rouges corolles, et s'exclamant : "Ma tante, que c'est donc beau !" Et à chaque cri, c'était un nouveau baiser sur une nouvelle fleur.

Son âme s'épanouissait comme les glorieuses pivoines de ce petit jardin de campagne.

Ah ! les belles fleurs ! Comme elles étaient plus belles, plus parfumées, plus sympathiques que celles qu'elle voyait chaque dimanche au cimetière avec sa mère. Celles-ci n'exprimaient pas des regrets ; elles n'étaient pas arrosées de larmes ; elles avaient poussé pour la joie des yeux et il ne fallait pas être vêtu de noir pour les voir. On pouvait les regarder gaiement, sans contrainte, debout ou en courant, et non agenouillé comme pour les autres, à côté d'un petit tertre, près d'une croix...

Blonde comme une abeille, Aline butinait dans chaque calice. Tout son être vibrail d'une joie profonde comme elle n'en avait encore jamais éprouvé. Elle parlait aux fleurs, les caressait comme si elles eussent été des amies très chères...

Là, dans ce jardin ensoleillé, Aline avait vécu des minutes délicieuses, charmantes, embaumées, des minutes lumineuses.

Le midi, au grand scandale de la grosse tante Martine, Aline avait couru, en jupon, acheter une pinte de lait, sept ou huit maisons plus loin.

— Que vont penser ces gens-là ? criait la corpulente dame dans sa vanité blessée. Jamais plus je ne t'amènerai avec moi, déclarait-elle avec dépit.

Aline revint silencieuse à Montréal, mais sa figure était éclairée comme par un reflet mystérieux. Assise aux côtés de sa tante Martine, elle serrait les lèvres comme si elle eût connu un secret merveilleux et qu'elle eût craint de le voir s'échapper.

L'IRREALISABLE REVE

C'ETAIT UN artiste ; un être épris d'idéal et de chimère. Il avait eu une enfance triste et pénible, mais la souffrance, le mal et l'injustice ne l'avaient pas aigri. Malgré tout, il était resté bon et doux. Pèlerin de l'art, il avait erré de pays en pays, porté ses pas fatigués sur toutes les routes. Ses oeuvres étaient l'expression de son âme. Il peignait des figures du Christ empreintes d'une telle douceur et d'une telle bonté que ceux qui les voyaient avaient l'impression que l'image allait parler, allait dire les paroles du Sermon sur la Montagne. Il en faisait d'autres, chargées d'une telle tristesse, d'un tel accablement que l'Homme de Douleurs semblait ployé, écrasé, sous le poids des fautes de toute l'humanité. Souvent aussi, ses toiles se fleurissaient de délicieuses et séduisantes figures d'enfants. C'étaient de merveilleuses créations de rêves, gracieuses et charmantes, infiniment, des oeuvres ne ressemblant à celles d'aucun autre artiste.

Et ceux qui le connaissaient l'avaient surnommé le Peintre-Poète. Or, un jour, ce pèlerin de l'art, ce chercheur de chimère, échoua à Londres, parmi sept millions d'hommes.

Inconnu, ignoré, sans ressources, l'étranger trouva cependant dans cette multitude énorme aux puissants appétits matériels quelques précieuses sympathies ; il rencontra quelques êtres avec lesquels il put fraterniser. Sa personnalité s'imposa à un petit groupe, ses oeuvres, fleurs de rêve, poèmes de grâce, firent entrevoir à ses nouveaux amis un monde idéal.

Le Peintre-Poète réunit autour de lui quelques camarades épris eux aussi de beauté et de bonté. Et un jour, il leur exposa une idée qui lui était venue. Puisque tous, ils étaient des coeurs sincères, passionnément dévoués à leur art, et

désireux d'exprimer le meilleur qui était dans la nature, pourquoi ne formeraient-ils pas, au milieu de l'énorme multitude des profanes, une société d'hommes qui, animés du même idéal, exerceraient leur art comme un sacerdoce, en vivant fraternellement, comme les membres d'une seule famille ?

La proposition rencontra l'entière approbation de ces jeunes gens vibrants de foi et d'enthousiasme.

A la suggestion du fondateur et pour se rapprocher le plus possible des grands modèles dont ils s'inspiraient, il fut décidé que les ressources des douze amis seraient mises en commun, tout simplement. Aucun d'eux n'aurait de bourse privée, personnelle. Et pour commencer, le Peintre-Poète prit deux pièces d'argent qui étaient dans sa poche et les déposa sur la cheminée. Quelques autres l'imitèrent, mettant là leur maigre avoir. D'autres, et pour cause, ne mirent rien du tout.

Ainsi fut fondée, il y a quelques quinze ans, à Londres, la Société des Douze Apôtres de l'Art.

Les jours s'écoulèrent.

Dès que l'un des Douze Apôtres de l'Art avait vendu un tableau, une petite toile, il arrivait et déposait sur la cheminée, le prix qu'il en avait reçu. Pareillement, lorsqu'il en avait besoin pour manger, se loger, se procurer un vêtement, chacun des frères puisait sur la cheminée, à la cassette commune.

Un immense enthousiasme régnait parmi la petite communauté. Tous étaient animés des sentiments les plus nobles, les plus généreux. Au coeur de l'énorme ville de sept millions d'hommes, les douze apôtres de l'art vivaient un rêve de beauté et de bonté comme le monde n'en avait pas vu depuis longtemps.

Les Douze Apôtres de l'Art !

Sur les douze cependant, il n'y en avait que deux dont les oeuvres se vendaient, trouvaient des acquéreurs : celles du Peintre-Poète et celles de son ami le plus cher. C'était toujours eux qui mettaient sur la cheminée l'or que les autres se partageaient pour subvenir à leurs besoins.

La société cependant continuait d'exister. Elle continua jusqu'au jour où l'un des dix qui n'avait jamais rien contribué au fonds commun, mais qui y avait régulièrement puisé avec les autres, prit la dernière guinée pour s'acheter des chaussures, laissant le fondateur de la Société des Douze Apôtres se passer de souper.

La Société des Douze Apôtres de l'Art qui avait soulevé à son origine un si vif enthousiasme avait vécu. Comme tous les beaux rêves, elle n'avait pu résister à l'épreuve de la vie, de la dure réalité. Les Douze Apôtres se dispersèrent. Quelques-uns sont demeurés fidèles à l'art, d'autres, crevant de faim, se sont faits commerçants, et d'autres encore sont morts. Le Peintre-Poète, celui qui avait été l'âme du petit groupe, a conservé ses illusions, son coeur généreux. Et, à travers le monde, il va, pèlerin de l'Art, prêtre de l'Idéal, victime de la Chimère.

EXIT AL CAPONE

CECI N'EST pas l'oraison funèbre d'Al Capone. C'est simplement le cri d'une conscience que révolte l'injustice ; c'est une voix obscure et sincère qui s'élève pour s'inscrire contre l'énorme raz de marée d'ordures que certains vidangeurs de la presse américaine, si empressés à encenser les crapules officielles, ont fait rouler sur la tombe de celui qu'ils qualifiaient jadis d'ennemi No 1, de roi de la pègre et de chef des gangsters. Toutes ces épithètes et une litanie d'autres du même genre ont été rééditées à l'occasion de sa mort. Son grand crime ? Celui de ne pas avoir partagé avec le gouvernement américain les énormes profits, les millions qu'il avait faits au temps de la prohibition en vendant à des prix fantastiques les liqueurs alcooliques que réclamait la grande masse du public.

Des utopistes, des têtes sans jugement, dénuées de tout sens commun qui dirigeaient alors les destinées de la république voisine avaient cru bon de supprimer, comme ça, par une proclamation, par un trait de plume, la vente de l'alcool. Du jour au lendemain, l'on voulait imposer à une population de 120 millions de personnes le régime de la tempérance. Cette loi allait absolument à l'encontre du sentiment populaire comme le démontra abondamment le commerce illicite des liqueurs qui se déclencha alors. En dépit de la loi et, malgré la loi, le public assoiffé voulait boire. Dans la seule ville de New-York surgirent en quelques mois près de 75,000 de ces débits clandestins que l'on qualifiait de speakeasy et où hommes et femmes se rencontraient pour étancher leur soif et pour apaiser d'autres passions. Al Capone fut le produit direct, naturel, de cet état de choses créé par la stupide prohibition, décrétée par des hommes privés de tout juge-

ment, de toute psychologie, de tout sens et gonflés de l'importance qu'ils croyaient avoir.

Au temps de la découverte de fabuleux gisements d'or au lointain Klondyke, des milliers d'aventuriers se ruèrent vers le Yukon glacé, attirés là par l'appât de fortunes colossales. Avec la prohibition, il n'était pas nécessaire d'aller si loin pour récolter les millions. Ils étaient là dans la ville même, dans les poches de cette multitude qui avait soif et qui était prête à payer de gros prix pour pouvoir se désaltérer. Al Capone, un aventurier comme il y en a tant dans l'histoire, vit là sa chance. Résolument, il se lança dans le commerce de l'alcool. Entreprenant, audacieux, dénué de scrupules, il brassait rondement les affaires. Al Capone était le général d'une armée de vendeurs. Il s'était adjoint des lieutenants de sa trempe qui ne reculaient devant rien pour éliminer la concurrence et assurer à leur chef, sinon le monopole, du moins la suprématie dans le commerce des liqueurs alcooliques. Ils y réussirent. Des crimes furent commis, mais malgré tous ses efforts, la police ne put jamais rattacher Al Capone à aucun de ces meurtres. Les lieutenants et ceux qui travaillaient sous leurs ordres étaient grassement payés. Ils ambitionnaient encore davantage et étaient prêts à tout. Faut-il tenir Al Capone responsable de leurs actes ?

La prohibition était devenue une farce ridicule car le peuple consommait plus d'alcool qu'au temps où la vente en était autorisée. Al Capone récoltait des millions. On a dit et répété qu'en certaines années, il a fait 25 millions de profits. On lui intenta des poursuites pour avoir évité le fisc, pour ne pas avoir payé son impôt sur le revenu. Il versa alors diverses sommes et peut-être n'aurait-il pas été inquiété davantage, s'il n'avait commis l'erreur de se mettre trop en évidence. Lorsqu'on le vit un jour dans une loge à une grande partie de football qui avait attiré les sommités du monde officiel, social, financier et sportif, on fut choqué de cette impudence, on fut humilié, vexé, de voir ce ganster enrichi se mêler à l'élite de la société. On le coffra. Son affaire était bonne. Il fut traduit en justice sous l'accusation d'avoir fraudé le gouvernement, de ne pas avoir payé son impôt sur

le revenu. Il était condamné d'avance. Des juges intègres lui imposèrent une sentence de onze ans de pénitencier. On l'interna à Alcatraz, institution pénale où sont détenus les pires criminels des Etats-Unis. A quel régime, à quelles tortures fut-il soumis par les brutes chargées de veiller sur les bagnards ? Nul ne le saura jamais. Les murs de forteresse de cet enfer des maudits écrasés par la vindicte de la société ne parlent pas. Et les cachots sans air et sans lumière dans lesquels pourrissent dans une abjecte saleté les damnés qu'on y a renfermés ne racontent pas d'histoires. Lorsqu'il entra dans cette infâme geôle, Al Capone jouissait d'une robuste constitution. Lorsqu'il en sortit après sept ans et demi de réclusion, il était une ruine physique et à moitié fou. Il est mort le 25 janvier 1947 à l'âge de 48 ans après avoir été libéré en 1939.

Je n'ai pas voulu faire l'oraison funèbre d'Al Capone. Simplement, j'ai tenté de montrer qu'il était le produit direct de l'état de choses amené par la loi stupide, vexatoire et hypocrite de la prohibition. L'auteur de ces lignes ne fait pas usage d'alcool, il ne l'aime pas. Toutefois, il ne croit avoir aucun mérite à cela et il ne s'en targue pas. Ses parents non plus n'en faisaient pas usage et si cette hérédité qu'il leur doit était le seul héritage qu'il aurait reçu d'eux, il leur en serait encore reconnaissant, mais de ce qu'il est tempérant de nature, il ne saurait s'en prévaloir pour condamner ceux qui aiment la bière et le whiskey. Et lorsque tout un peuple est injustement privé par quelques fanatiques de l'alcool qu'il réclame, il nous semble injuste de condamner celui qui a tenté de lui procurer la bienheureuse bouteille.

Ah ! s'il avait simplement partagé avec le gouvernement les énormes profits qu'il encaissait dans ce "maudit" commerce il aurait été absous de ses fautes et il jouirait en paix de sa fortune.

L'homme qui vous parle paie son impôt sur le revenu. Il le paie, non par goût, non par patriotisme, ni parce qu'il s'y sent contraint par une obligation morale. Il le paie parce qu'il y est forcé, parce qu'il sait qu'il aurait des ennuis s'il tentait de se soustraire à cette mesure. Il paie, sachant qu'il

ne reçoit rien en retour. Simplement le gouvernement lui arrache son argent. Il ne saurait donc blâmer Al Capone d'avoir essayé de se dérober à cette ordonnance, d'avoir manœuvré pour ne pas se laisser dépouiller de ses gains. On lui a fait son procès et il a été déclaré coupable, mais aux yeux de tout homme dénué de préjugés, le châtement infligé à Al Capone a été hors de toute proportion avec sa faute.

SES YEUX*

Aux heures de rêve :

De grands yeux bleus encadrés d'or.

Les grands yeux bleus d'Aline semblaient avoir été taillés dans l'azur du ciel. Ils en avaient la douceur et le charme, la mystérieuse attirance. Un regard de ses yeux était la plus divine des caresses. Ils emplissaient l'âme d'un bonheur infini.

Et Dercey en les regardant, se rappelait les iris du jardin de son enfance, en campagne. Alors qu'il était tout petit garçon, en s'éveillant, le matin, au printemps, il sortait sur la galerie de la vieille maison, descendait les quelques degrés du perron et allait voir les iris qui s'étaient ouverts pendant la nuit dans le modeste parterre. Il respirait le parfum de ces fleurs et il était heureux pour tout le jour. A près de quarante ans de distance, les yeux d'Aline lui versaient la même joie, la même ivresse.

De grands yeux bleus encadrés d'or.

Aux heures mauvaises :

Après les trahisons, Dercey retrouvait les mêmes grands yeux bleus qui semblaient refléter tout le pureté de l'azur. Ils n'étaient que le mirage de l'amour. Ils étaient comme ces mares éclatantes qui cachent toutes les boues, toutes les fanges, toutes les laideurs, mais qui reflètent à leur surface le ciel, ses nuages et l'enchantement et la beauté du monde.

Des yeux impénétrables comme la vie : implacables comme la destinée.

Des yeux opaques comme un lac sans fond.

Les yeux de Celle dont l'âme est un gouffre inaccessible aux sondes.

(1) Page du roman *Lamento*.

Les yeux de

La Silencieuse.

La Mystérieuse.

L'Eprise de Chimère et d'impossible Idéal.

La Malchanceuse.

Les yeux de Celle au Coeur douloureux.

Aux heures d'amour :

Ses grands yeux bleus encadrés d'or se fondaient de douceur dans la figure transfigurée.

Ses yeux disaient le don complet et absolu de tout son être, de toute la femme.

Puis, les fleurs d'azur se fermaient : les yeux se révoltaient, et Dercey ne voyait plus qu'un mince croissant blanc, laiteux.

Dans les minutes divines, sous l'empire de la volupté, la figure extasiée d'Aline était marquée par des yeux de folie, de tempête, des yeux égarés, aux pupilles extraordinairement dilatées, des yeux fleuris de larges taches noires, puits d'ombre attirants comme l'abîme.

Des yeux de démence.

Aux heures sombres :

Des yeux fixes, absents, étrangers, qui semblent regarder le passé ; des yeux aveugles aux choses environnantes.

Des yeux baissés de victime qui ne veut pas voir venir les coups.

Des yeux qui ont versé un déluge de larmes.

Des yeux qui disent les peines irrémédiables.

Des yeux figés.

Des yeux de glace sous lesquels roule l'énorme source des larmes.

Des yeux blêmes comme les fenêtres des maisons abandonnées.

Des yeux de rêve, éveillée ; des yeux de cauchemar.

Des yeux qui savent que les êtres et les choses sont hostiles, que tout le monde est contre la malheureuse.

Des yeux d'être battu qui se renferme en lui-même pendant qu'on le torture et qu'on le martyrise.

Des yeux qui ont pleuré pendant des affres effroyables
sans voir un visage ami.

Des yeux de vaincue de la vie.

Les yeux qui disent la peine, l'accablement, les immenses détresses, l'agonie du Jardin des Oliviers, ou plus triste encore, le désespoir dans la chambre solitaire, où volète déjà telle une lugubre chauve-souris, l'idée de suicide.

Des yeux de la tristesse de la lune d'octobre, le soir, près d'un grand lac désert.

Des yeux de noyée...

Aux heures maudites :

Une figure grimaçante, hideuse, bestiale. Une bouche tordue rejetant une bave écumeuse pendant que les jambes s'agitent spasmodiquement et que les pieds battent le sol ou le plancher.

Une immonde créature, une possédée du diable.

Un être satanique aux yeux blancs, égarés, des yeux de démence.

Le masque de la folie.

Une monstrueuse vision.

Un visage de démons.

EN MARGE D'UNE ANNONCE

C'EST D'UNE annonce parue dans un journal que je veux vous parler. La plus belle annonce jamais rencontrée en trente-six ans de journalisme.

La plus belle parce que la plus simple, la plus vraie, la plus convaincante. Une annonce écrite par un homme de génie.

Je travaillais à "La Presse" depuis dix-huit mois environ, lorsqu'une fin d'après-midi, je ramassai un journal de Chicago qui traînait sur un bureau dans la salle de rédaction. Je le feuilletais distraitement lorsque je tombai soudain sur une annonce qui m'empoigna dès la première ligne et que je lus avec un intérêt passionnant.

C'était un particulier qui invitait le public à lui envoyer son argent afin de le parier pour lui sur les courses.

"Envoyez-moi votre argent, disait-il. Je ne vous promets pas dix, vingt, trente, quarante ou cinquante pour cent, je vous promets simplement de faire de mon mieux pour vous donner un rendement honnête et généreux. Ayez confiance en moi, confiez-moi votre argent et je le ferai fructifier". Et il continuait :

"Probablement que vous êtes jeune, en bonne santé, que vous occupez un bon emploi, mais vous vieillirez, vous pouvez tomber malade, vous pouvez perdre votre position, mais votre argent, lui, restera toujours jeune, il ne sera jamais malade, il n'aura même pas besoin de vacances.

"Envoyez-moi votre argent et je le ferai travailler pour vous".

Et la vérité fulgurante entra en moi, tel un couteau qui s'enfonce dans la chair. En un instant, je réalisai ces choses auxquelles ne pense guère un jeune homme de vingt-six ou

vingt-sept ans. Oui, je vieillirais, je pouvais tomber malade, je pouvais perdre mon emploi. Tout cela était vrai, si vrai. Et l'argent, lui, qui ne vieillit jamais qui reste toujours jeune et fort, qui n'est jamais malade. Quelle autre éclatante vérité !

Donc, au lieu de gaspiller l'argent, au lieu de le dépenser à tort, il fallait l'économiser, le faire travailler en prévision des jours où je serais vieux, en prévision du cas où je tomberais malade, où je perdrais ma position.

Je relisais l'annonce et mon cerveau me semblait déborder de ces grandes vérités si simples mais si fortement exprimées.

Quelle belle annonce ! Quel beau sermon laïque !

Mais là encore, comme ailleurs, il fallait séparer le bon grain de l'ivraie.

L'ivraie, c'était l'appel au public d'envoyer son argent à un étranger pour être risqué, déclarait-on, sur des courses. Cette invitation n'était évidemment qu'un attrape-nigauds, qu'un piège à gogos, mais les lignes à propos de l'homme qui vieillit et de l'argent qui reste toujours jeune, qui travaille sans relâche, c'était le bon grain, c'était le pur froment. Ces vérités ne tombèrent pas dans de sourdes oreilles et, le samedi suivant, sur mon mince salaire, je pris deux dollars pour m'ouvrir un compte de banque. J'y ai ajouté depuis presque chaque samedi pendant les années que j'ai été au journal et je l'ai encore aujourd'hui. Et c'est cet "argent qui reste toujours jeune, qui n'est jamais malade", qui me permet, sur mes vieux jours, de prendre quelques années de repos.

Souvent, lorsque je déjeune en paix devant la rivière miroitante au soleil, dans ma petite maison de campagne, ou lorsque je cultive mes rosiers dans mon jardin, j'ai une pensée de reconnaissance pour l'auteur de cette annonce qui, par les vérités qu'il y énonçait, a orienté ma vie et m'a permis d'acquérir l'indépendance.

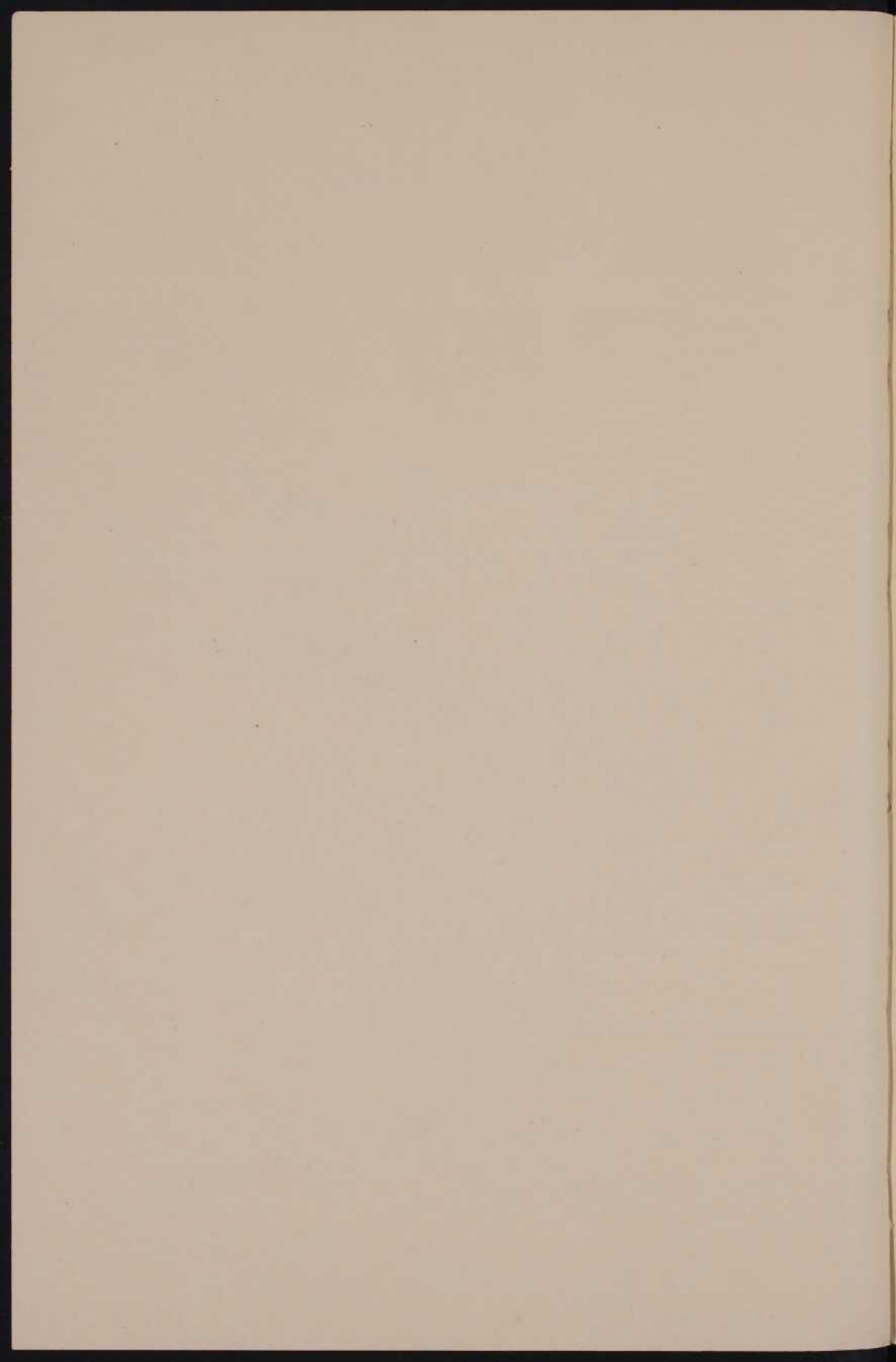
Celui qui invitait dans un journal de Chicago les gens à lui envoyer leur argent pour le risquer pour eux sur les courses, je ne l'ai évidemment jamais connu, j'ignore son nom, je ne sais s'il vit encore ou s'il est mort, mais je souhaite que cet homme qui était pénétré de vérités si importantes et

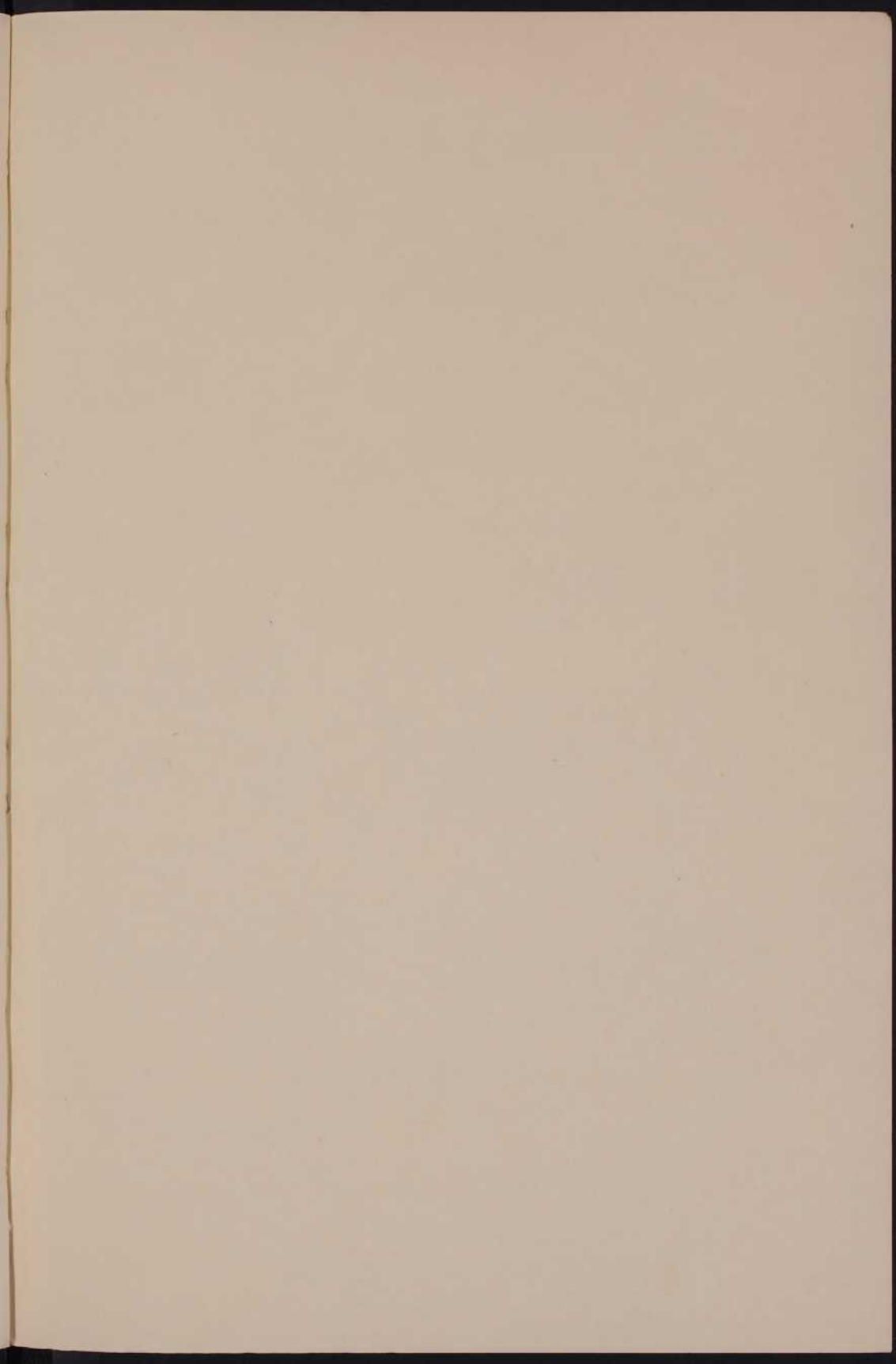
qui a si bien su les exprimer, ait eu la sagesse de profiter de ses connaissances. J'espère qu'il aura connu des jours de loisir, de joie et d'abondance.

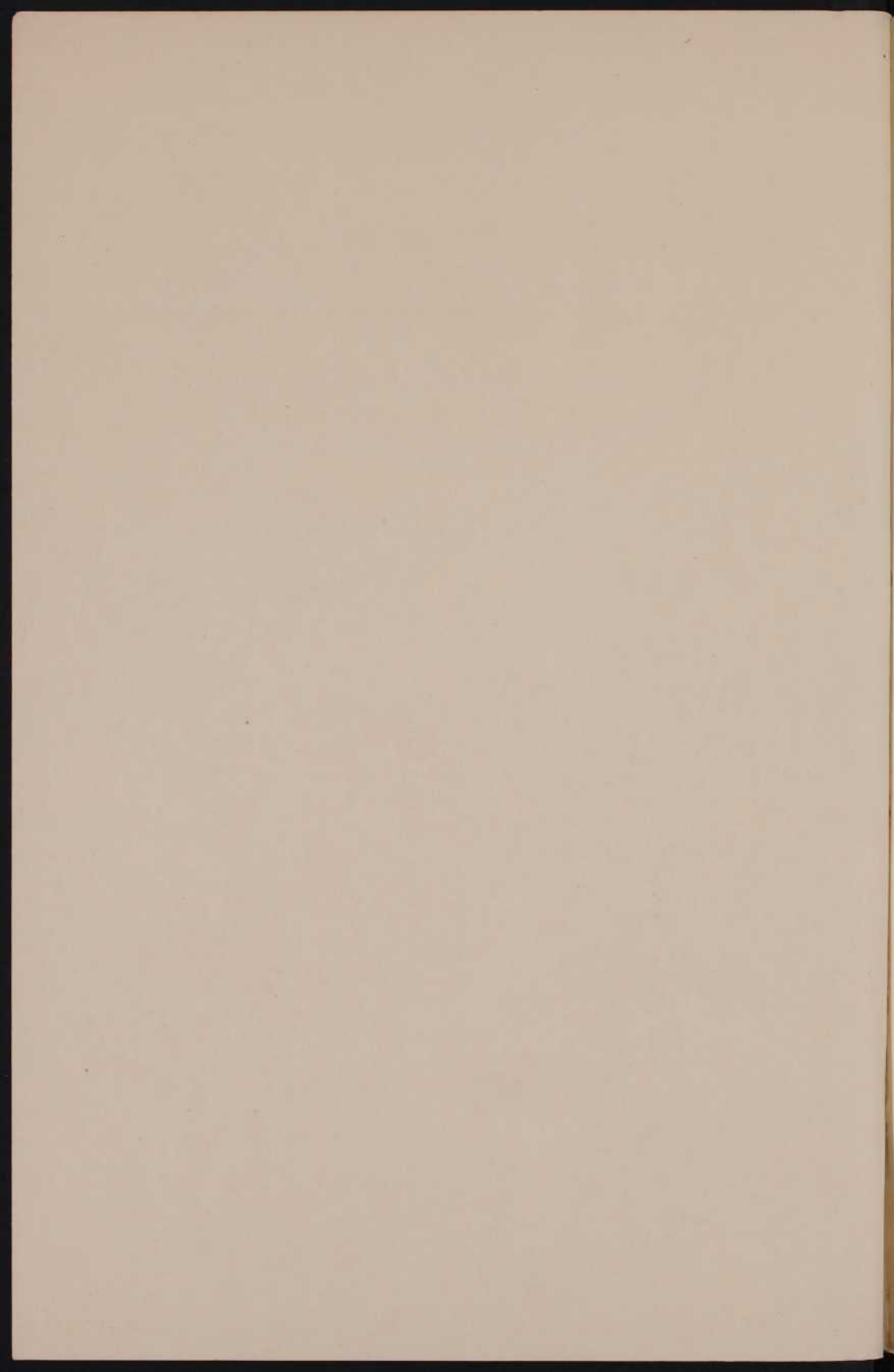
Et, pour finir, je voudrais que ces lignes : "Vous êtes jeune, vous êtes en bonne santé, vous avez un bon emploi, mais vous vieillirez, vous pouvez tomber malade, vous pouvez perdre votre position, mais votre argent restera toujours jeune, ne sera jamais malade", soient encadrées et accrochées dans tous les bureaux, les ateliers, les usines, les fabriques, afin d'inciter la jeunesse à l'économie et à s'assurer des vieux jours exempts d'inquiétude.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Au village</i>	7
<i>Histoire pour faire pleurer</i>	11
<i>Masque tragique</i>	13
<i>Libation au cimetière</i>	16
<i>Le manteau vert</i>	24
<i>Déclaration d'amour</i>	30
<i>L'enfant prodigue</i>	32
<i>Les croix de bois</i>	34
<i>Vision démoniaque</i>	37
<i>Pastorale</i>	39
<i>Le curé en visite</i>	41
<i>Maladies imaginations</i>	45
<i>Victime du sort</i>	49
<i>Le menuisier se marie</i>	50
<i>Aux courses</i>	52
<i>Bucolique</i>	53
<i>Pommes frites</i>	54
<i>Dîner du jour de l'an</i>	56
<i>Au couvent</i>	59
<i>Le vieux</i>	61
<i>Départ en musique</i>	64
<i>Le philanthrope</i>	66
<i>Le vieux pin</i>	69
<i>Dans la nuit bleue</i>	71
<i>La grève</i>	73
<i>Le pendu</i>	74
<i>Coup de vent</i>	80
<i>Bonheur inattendu</i>	83
<i>Le poète</i>	89
<i>Les pèlerins</i>	92
<i>Lorsqu'on est malade</i>	94
<i>En famille</i>	98
<i>Le jardin Merveilleux</i>	101
<i>L'irréalisable rêve</i>	104
<i>Exit Al Capone</i>	107
<i>Ses yeux</i>	111
<i>En marge d'une annonce</i>	114









BNQ



000 212 307